

**PASCAL  
THIRIET  
SOIS  
GENTIL  
TUE-LE**



PASCAL THIRIET

SOIS GENTIL, TUE-LE

ÉDITIONS JIGAL

## Chapitre 1

Quand je suis arrivé à la maison, il faisait presque sombre, rien ne bougeait, ni sur la terre ni au ciel.

Si l'on m'avait demandé la couleur de la lumière, j'aurais répondu qu'elle était grise, grise et silencieuse.

J'avais prêté ma montre, la montre de mon père en fait. Je l'avais glissée au poignet de Loraine quand elle était partie prendre son poste à Grenoble. Plus tard, elle avait proposé de me la renvoyer mais j'avais refusé. C'était une grosse montre étanche, une montre de patron pêcheur, c'était ça qu'il était mon père. Étanche, elle l'était, le courant des Ispres avait mis deux semaines à rendre le corps après le naufrage et la montre marchait toujours.

Je ne sais pas pourquoi je voulais connaître l'heure. Personne ne m'attendait. De toute façon, à l'intérieur, j'avais l'horloge à chiffres bleus de la cuisinière électrique. Avant, elle me servait surtout à mesurer les cuissons, cette horloge. Pour le reste, la lumière du jour me suffisait. Sauf la nuit évidemment. Comme je ne cuisais plus rien au four elle ne me servait plus à rien, cette cuisinière. Sans sa montre aux chiffres bleus je m'en serais débarrassée.

Pour la lettre de Murène, si le facteur l'avait perdue ou si je l'avais brûlée sans la lire comme je faisais pour les lettres de Loraine, je n'aurais pas su.

Maintenant c'était trop tard pour faire comme si je ne l'avais pas reçue, il fallait que j'y aille. Et puis, honnête, je l'attendais cette

saloperie de lettre... Je l'attendais tellement. Je l'ai posée là, sur la table, et j'ai fait semblant de réfléchir. Au bout d'un moment j'ai fait semblant de me décider et j'ai sorti le fusil de sa boîte en cuir, je l'ai essuyé et graissé. Je l'ai démonté et remonté. Il restait six chevrotines. C'était plus que suffisant.

C'était un Robust de chez Manufrance. Un seize, un fusil de gonzesse, comme disait ma sœur. Le chiffon qui m'avait servi pour essuyer le trop d'huile, c'était le dos d'une vieille chemise à moi. Une chemise d'hiver en laine épaisse que Lorraine m'avait offerte pour fêter ma première sortie avec « Le Mort ».

En portant les affaires à l'arrière de la voiture, je me suis mis à faire remonter les souvenirs, les doux, ceux qu'on aime. Des souvenirs doux comme la fourrure de ma grand-mère. Pas que je sois le petit-fils d'une chatte ou d'une renarde mais pour leurs noces de je sais plus quoi, le grand-père lui avait offert un col en fourrure rousse. J'adorais m'y frotter. Laurène aussi j'adorais m'y frotter...

Laurène ou Lorraine ou Laurraine, je me trompais tout le temps. La maîtresse avait dit que c'était pas ma faute. On m'avait montré à des tas de gens qui m'avaient tous expliqué qu'il ne fallait pas que je m'inquiète, et après ils me posaient des questions et ils me faisaient faire des dessins. Au début ça me plaisait mais quand même, j'aurais bien aimé qu'ils arrêtent de dire de pas s'inquiéter. Ça faisait peur. Au bout d'un moment mon père s'est fâché sans s'énerver et il m'a pris avec lui sur le bateau. Sûr que j'avais pas l'âge, mais mon père avait le plus gros fileyeur du port et il était maire aussi, alors les gens avaient arrêté de m'embêter.

Ma sœur elle m'appelait « mon Gogol ». J'y voyais pas malice, sauf qu'elle s'en prenait une quand ma mère l'entendait. Ma sœur, je crois bien que ça a été longtemps ma seule amie. Quand elle a commencé à aller au Disco, la boîte à Nico, elle m'emmenait. C'est comme ça que j'ai rencontré Lorraine. Elle me plaisait pas forcément plus que ça, mais quand elle m'appelait aussi son Gogol, ça me piquait un peu vers le ventre même si, avec le temps, j'avais fini par comprendre pourquoi ma sœur se prenait des claques.

Ça ne me gênait plus d'être appelé comme ça, surtout qu'à ce moment je gagnais une part entière à la pêche. Je pouvais payer une bouteille de whisky alors que les intellos du lycée comptaient leurs pièces jaunes pour une dernière bière.

C'est à cause d'une bouteille de whisky et de Lorraine que j'étais pas sur le bateau le jour où il avait coulé. Le père avait été enterré et, avec l'argent de l'assurance, ma mère avait acheté une maison loin du port. Une vieille ferme d'un étage, à l'abri derrière un pli de terrain. Depuis la route on ne voyait que le toit qui dépassait. Depuis la maison on regardait vers les terres : que des prés et des bocages.

Peut-être parce qu'elle m'avait fait rater l'embarquement le jour du naufrage, ou peut-être à cause d'autre chose, Lorraine était restée à côté de moi tout le temps. Même après le cimetière quand tout le monde était parti, elle était rentrée avec nous.

Quand même, mourir en mer c'était pas si rare par chez nous. Mon père c'était pas que mon père, c'était un qui comptait et ma mère elle avait eu rien à demander pour rien, il y avait toujours quelqu'un qui s'en occupait. Ça fait qu'assez vite on a été installés avec ma mère et ma sœur dans la ferme, comme on dit ici, même s'il n'y avait pas de vaches ni de blé, juste un potager et des poules.

Un temps j'avais pêché avec d'autres, et puis un jour j'avais repéré un petit fileyeur espagnol construit à La Ciotat qu'on avait sorti sur la zone technique pour le caréner. Il me plaisait bien et même beaucoup. J'avais tourné autour, j'y étais retourné, et un dimanche j'avais emmené Lorraine. Elle l'avait bien regardé, elle avait demandé pour le moteur. À la fin elle m'avait pris le cou et dit à l'oreille :

— Les petits garçons rêvent d'un bateau, les grands font un crédit.

Ça m'avait plu. Comme j'étais le fils de mon père, le Crédit Maritime avait suivi. Et j'avais acheté le fileyeur.

Pour le nom je voulais qu'il s'appelle *Jean-René* comme mon père. Ma mère avait pleuré et ma sœur avait crié, Lorraine avait rien dit. Elle lisait un livre qui s'appelait *Mort à crédit*, ça m'avait plu. C'est

pour ça que mon bateau s'appelle *Le Mort à crédit*. J'ai jamais lu le livre.

J'ai jeté le bout de chemise graisseuse dans le coffre et je suis retourné dans la maison pour faire ma valise. J'ai laissé un mot pour Jean. Il ne devait pas rentrer de la clinique avant dix jours mais je voulais pas qu'il s'inquiète.

## Chapitre 2

L'autoroute était quasi déserte, il pleuvait, j'ai continué à me repasser le film avec Lorraine. Sans doute que je ne voulais pas trop penser à la lettre de Murène.

Donc j'avais mon bateau tout propre et une chemise toute neuve. Assez vite ça a marché pour moi. Les touristes achetaient les petits poissons et les restos achetaient les gros. C'était le début de l'été, j'avais pas eu de mal à embaucher un ou deux intellos pour me donner un coup de main. Avec tous les whiskys que je leur avais payés ils me devaient bien ça. C'étaient des gars du coin et ils connaissaient le métier. C'est sûrement pour ça qu'ils étudiaient, pour faire autre chose, surtout l'hiver.

À la rentrée, Lorraine avait dit :

— Les grands garçons qu'ont un bateau, ils ont aussi un chez eux.

C'était pas tout à fait vrai. Il y en avait plusieurs au port qui habitaient encore chez leur mère. Ce qui était vrai, c'est que les grands garçons qui ont une copine, ils ont un chez eux. En même temps, Lorraine et ma sœur avaient eu le concours pour être infirmières et ça voulait dire que la semaine, elles seraient sur le continent. Ça voulait dire aussi que ma mère allait rester seule. J'aimais pas l'idée. J'en ai parlé à ma sœur qu'en a parlé à Lorraine, qu'en a parlé à sa mère.

La mère à Loraine et ma mère, elles avaient été pensionnaires chez les sœurs de Notre-Dame Des Trépassés, tout du long, quatre ans ensemble. À les entendre, quatre bonnes années de grosses rigolades et de petites confidences. À la fin de la classe de troisième, ma mère était rentrée au port avec son brevet des collèges.

Pour faire court, la mère à Loraine avait fait instit et la mienne femme de pêcheur-pas-causant.

La mère à Loraine avait un peu tourné sous la lampe et puis elle avait épousé un assureur. Elles avaient mis du temps à faire un petit, chacune une fille, mais elles les avaient faites la même année. Faut croire que les pêcheurs pas causants c'est plus facile à vivre que les assureurs parce que, juste après la naissance de Loraine, sa mère avait débarqué l'assureur, tandis que la mienne avait gardé son pêcheur et qu'elle m'avait eu, moi.

Bref, la mère à Loraine était venue s'installer dans ma chambre et elle nous avait laissé son appart' au village. On avait la bonne vie. Le lundi j'accompagnais Loraine à la navette de 6 heures, elle partait jusqu'au vendredi. Du mardi au jeudi j'allais pêcher si le temps était maniable, sinon je m'occupais du bateau et des filets. Le vendredi elle arrivait à la navette du soir. On allait boire des bières chez Vera. C'était le seul bar ouvert toute l'année. Les autres, ils ne faisaient que les saisons et puis le patron et les serveuses c'était jamais les mêmes. Ils arrivaient en mai. En octobre ils rangeaient la terrasse et ils descendaient le rideau. Et voilà tout, ils prenaient leurs sous et ils disparaissaient. Ça faisait que le quai ouest, d'octobre à avril, il ressemblait à une ville abandonnée comme dans les films catastrophe ou les chansons de Cabrel.

On restait pas trop chez Vera, on allait à l'appart'. Souvent j'avais préparé un bon dîner, et souvent on le mangeait très tard, après être passés par le lit.

— Loraine, t'as un corps de reine, je lui disais. Elle me riait dans l'oreille. Elle disait :

— T'es le plus moineau des gogols.



Il n'y avait plus qu'elle à me dire Gogol. Les uns et les autres, ils me disaient Pascal ou bien Patron selon qu'ils étaient les uns ou les autres.

Le dimanche on mangeait avec les mères et ma sœur. Le reste du temps c'était pour nous.

Dans ma tête, ce temps-là je l'appelais « les années douces ». Même si j'aurais mieux fait de dire « l'année douce » vu que l'année d'après, c'était pas la même.

Y'a un camion qui m'a klaxonné. Sans doute que je devais conduire comme on songe. Je me suis arrêté à une station. Il ne pleuvait plus. Le café était bon et les chiottes nickel.

Les chiottes c'est un truc qui avait changé avec le tourisme, ça c'est sûr. Juste pour la nostalgie, j'ai pissé à côté du Marcel Duchamp. En croisant la dame noire et triste qui poussait sa brouette avec les balais et les seaux, j'ai eu honte.

J'ai senti la lettre de Murène dans la poche de ma veste. J'ai repris la route. Pendant un temps j'ai pensé à rien et après j'ai pensé à Lorraine. Je me suis obligé, je voulais pas penser à Murène et à sa lettre.

La pluie a recommencé mais il faisait bon dans la voiture. J'ai mis la radio. Johnny venait de mourir et c'était impossible d'y couper alors j'ai éteint.

Voilà, on a roulé comme ça un an, Lorraine et moi. Évidemment que le premier été, elle allait pas rester à m'attendre pendant que je pêchais. Elle est partie avec ma sœur et leurs copains faire l'Irlande ou l'Écosse, je sais plus. Quand elles sont revenues c'était presque la rentrée. Ma sœur avait l'air bizarre avec moi. Le dimanche, comme il y avait tout le monde chez la mère, je l'ai coincée à la cuisine pendant que les autres finissaient le turbot. Elle a fait semblant de se passionner pour le rangement des verres dans le lave-vaisselle. Je lui ai donné une petite tape sur le derrière et je lui ai juste dit un truc comme :

— Fais pas ta mouette qui se renifle sous l'aile.

Elle m'a raconté Lorraine pour le gars du pub.

— Et avec l'étudiant argentin désargenté, aussi ?

— Vénézuélien pas argentin. Aussi.

Elle a eu l'air soulagée, sœurlette. Même penchée et de dos comme elle était, ça se voyait. Pour la faire rire, je lui ai fait remarquer :

— Y a ton jean qui dit que t'as aimé la bouffe des pubs, toi aussi.

Ça a marché. Quand on est retournés avec les autres on riait tous les deux. Lorraine lui a jeté un clin d'œil et envoyé un bisou. Ou bien c'était pour moi, ou pour les deux, ou pour chacun.

C'est comme ça, j'ai jamais été jaloux ou possessif ou rien... D'abord c'est trop de boulot. Et puis je voyais bien depuis le début que Lorraine et moi c'était de l'arrangement de voisins avec la tendresse en plus. Alors j'allais pas faire mon Albanais.

On est repartis pour une deuxième année. Ferry du lundi et Vera du vendredi. Une fois, à cause de la tempête, son bateau n'a pas pu accoster. On s'est dit que ce serait bien que ce soit moi qui vienne la rejoindre de temps en temps. J'aimais bien. Ses copains étaient cool. On buvait des coups et on allait à des concerts. Des groupes du coin ou des Anglais, donc dans un sens du coin aussi. Souvent les gars finissaient sur « Seven Nation Army ». Le samedi et le dimanche on traînait, on allait au ciné. Souvent on retombait sur sa bande. Ma sœur sortait à part. Au début je lui avais demandé si c'était à cause de moi. Elle avait ri.

— Mon truc c'est plutôt les filles. Je traîne dans des bars où les couilles ne mettent pas les pieds. T'es bien le seul à pas savoir.

— Non, je suis sûr que non. C'est que tu te planques, c'est tout.

J'étais vexé d'avoir rien compris. C'est vrai que je lui voyais jamais de gars, et puis les types chez Vera ils me demandaient jamais de trucs sur elle. J'aurais dû me poser des questions. Je sais pas pourquoi, je lui ai demandé :

— Lorraine ?

— Non, pas Loraine. Jamais, pourtant elle me plaît bien ta Loraine.

— C'est pas MA Loraine.

— T'es pas trop con pour un mec. Si un jour je m'y mets à la bite ce sera avec toi. Juré.

Ma sœur elle se débrouillait toujours pour me faire des déclarations d'amour qui ressemblaient à rien.

Une fois, au printemps, j'étais venu avec *Le Mort*. Tout le monde avait trouvé ça super. Les filles, elles avaient dit que c'était romantique. Même le Charles-Henry qui avait une grosse allemande avec des cercles sur le capot, il m'avait serré la main en me faisant un clin d'œil. Normalement il me parlait pas trop mais ce soir-là, il avait posé des questions.

— Deux cents kW ça fait combien de chevaux ?

J'avais frimé, j'avais un peu triché. J'avais répondu trois cents. Ça avait marché. Il avait sifflé et il avait passé le reste de la soirée à faire du plat à Loraine. C'était la première fois qu'il la draguait. Il voulait pas la choper ni rien, c'était juste une façon de me marquer de la considération à moi.

En fait ça avait été notre dernier week-end. Après il y avait eu les examens. Loraine et ma sœur parlaient de plus en plus souvent de leurs mutations pour l'année de stage. Je me doutais bien qu'elles n'allaient pas rester. Sur la liste des choix elles étaient pas bien haut : avant elles, il y avait tous ceux avec des enfants et tous ceux qui avaient des validations d'acquis. Ça voulait dire qu'ils avaient déjà bossé comme ambulancier ou fille de salle, pas comme infirmier, et ils étaient prioritaires pour les postes à l'hôpital.

De toute façon, je sentais bien qu'elles voulaient voir du pays les deux filles. Finalement, Loraine avait eu Grenoble et ma sœur la banlieue de Lille. Tant qu'à partir !

On s'était pas fait de promesses, comme ça, on n'avait pas besoin de se quitter. En septembre, Loraine avait pris ses affaires, son ordi et ma montre, et puis le ferry et voilà tout.

J'étais pas retourné dans ma chambre. Ma mère avait parlé à celle de Lorraine qui m'avait dit :

— Pour l'appart' t'as qu'à rester comme on est.

C'est vrai que c'était mieux pour moi. Maintenant j'avais un lève-filet avec une télécommande et je pêchais seul. Le soir j'étais content de rester au village et de voir du monde. J'allais presque tous les soirs retrouver les collègues chez Vera. Quelquefois, pas trop souvent, elle me gardait pour la nuit. Fallait juste que je sois parti avant qu'elle lève son rideau. Vera, c'était pas le genre conjugo, même pour de faux.

Elle disait que les liaisons, les liens, les attaches, ça sentait la ficelle. La ficelle à ficeler la viande, elle précisait. Elle était plus jeune que moi mais elle avait été à la même école. Elle aussi s'était tapé le défilé chez les gentils m'sieur-dames qui disaient de pas s'inquiéter, elle aussi elle avait fait des dessins. Mais elle, son père était pas patron pêcheur, ni maire, alors elle se l'était tapée jusqu'au bout, l'école.

Lorraine m'avait écrit des lettres au début mais assez vite elle s'était contentée d'un texto ici ou là. De mon côté, je m'étais mis à m'intéresser à la politique. À cause de la pêche électrique et du Brexit. J'allais dans les réunions, j'écoutais beaucoup et je parlais un peu. À cause de mon père les collègues m'écoutaient et ils m'avaient élu représentant pour notre criée. Un week-end on était montés à Bruxelles. Ça s'était mal passé.

D'abord personne voulait nous recevoir. Même pas les Français. Après on s'est retrouvés en face des députés hollandais. Des écologistes qui nous ont mal parlé. À les entendre, la pêche électrique ça respectait mieux la ressource. La ressource c'est comme ça qu'ils appellent le poisson. Tu vois la mentalité...

Il y avait des types de Greenpeace aussi. Comme d'habitude ils savaient tout sur tout et comme d'habitude c'était nous les cons. Évidemment, comme espèce en danger, on ne les intéressait pas, nous les pêcheurs. En plus, depuis qu'ils s'étaient fait taper par les thoniers, ils venaient avec des flics pas loin. On avait voyagé toute la

nuît en car et là, il était 4 heures. On n'avait plus de patience. On a décidé d'aller sonner à la porte du Parlement. On a commencé à avancer et les flics sont venus au contact. Les Hollandais ont décidé qu'on en avait après eux. Bref, c'est parti en baston. Au 20 heures, on n'a rien vu. Juste nous qui avançons avec des banderoles et après, des fumigènes et des types qui se tapaient. La télé m'avait interrogé au début quand c'était calme, mais ils n'ont pas passé l'interview. À la place, ils ont laissé un écolo hollandais qui s'agaçait avec un Greenpeace. Pour la com' on avait tout faux. Pour la com' on a toujours tout faux.

## Chapitre 3

Maintenant il neigeait. Des gros steaks de flocons lents. Ça collait aux carrosseries, on a tous commencé à ralentir. Et puis on s'est arrêtés à cause d'une voiture qui s'était mise en travers. On a aidé les deux vieux qui étaient dedans à la pousser sur le côté. Personne ne s'énervait. À cette époque de l'année, il n'y avait pas de touristes sur cette autoroute. Que des locaux, des camionneurs ou des gars comme moi. Des gens normaux en somme, qui voyageaient parce qu'il le fallait, pas pour aller voir ailleurs s'ils y étaient.

On est repartis et puis on s'est re-arrêtés et puis repartis et puis arrêtés tout à fait. Je suis sorti marcher un peu.

J'avais mis ma sous-couche de mer sous mes vêtements de chasse et j'étais bien, même dehors. J'ai discuté avec un jeune à dreadlocks, un Bourguignon qui faisait l'international pour un transporteur corse. Il arrivait de Pologne, et la neige, l'autoroute bloquée, tout ça, il en faisait pas une histoire. Il avait du café chaud et moi du rhum frais, alors on s'est bien entendus.

Trois heures plus tard, on a vu un camion loin devant qui partait en roulant au pas, et puis des voitures ont suivi et puis nous. Une demi-heure plus tard, j'étais à 130 sur une autoroute sèche. Je me suis dit qu'il était trop tard pour arriver avant la nuit. Je n'avais pas vraiment d'agenda pour cette affaire, alors j'ai décidé de m'arrêter pour dîner et dormir dans un bourg. Justement il y avait un village de granit et d'ardoise. Devant une grosse maison bourgeoise, on avait

planté un grand panneau bien lisible de l'autoroute. Il disait que c'était une auberge. Elle proposait des combis étape. Dîner + nuit + petit dèj. J'ai vaguement pensé que j'allais retrouver mon Bourguignon rasta. J'ai pris la sortie vers le bled, la maison était là tout de suite.

La chambre était petite et tiède. J'avais tout mon temps avant le dîner. J'ai sorti la lettre de Murène de ma poche, je l'ai posée sur la table de chevet. Je n'avais pas besoin de la relire. Je la connaissais par cœur.

Elle avait juste écrit bien au milieu « j'ai besoin de toi ». Et elle avait dessiné un plan assez détaillé qui partait du col d'où l'on avait regardé son village la toute première fois, et ajouté avec un autre crayon des coordonnées GPS.

J'ai pris une douche et je me suis allongé sur le lit. La lumière baissait, il s'était remis à neiger, je crois que j'ai un peu dormi. C'est la femme de l'auberge qui a tapé à la porte. Sans attendre que j'ouvre, elle a crié que le dîner était servi.

Je n'avais pas vu d'autres clients ni rien entendu, pourtant la salle était pleine de monde. Une tablée d'au moins dix personnes genre noce, sauf que tout le monde était habillé normal. Ils m'ont mis une table à l'écart. Comme on me regardait en coin, j'ai fait un vague salut et un ou deux convives ont hoché la tête vers moi.

J'étais engourdi mais pas vaseux. En attendant qu'on me serve j'ai envoyé un texto à Jean. Je savais qu'on l'avait opéré la veille et il devait s'emmerder derrière ses pansements. Pendant le repas j'ai pas lu ni rien, j'ai juste mangé. C'était bon et il y en avait beaucoup, le vin me plaisait, un truc fruité, pas du tout le genre de vin qu'on fait maintenant. J'ai commandé un autre carafon. En me l'apportant, la patronne m'a dit que c'était un cadeau de la grande table. J'ai levé mon verre vers eux et une femme est venue me voir. Sans s'asseoir elle m'a dit que c'était manière de s'excuser pour le bruit et que si je voulais me joindre à eux, ça leur ferait plaisir.

J'ai souri et je me suis levé. J'ai juste fait remarquer que du bruit, ils n'en faisaient guère vu qu'ils parlaient à voix presque basse.

Elle a ri, ça lui allait bien.

— C'était pour le bruit qu'on va faire maintenant, les excuses.

La tablée, c'était le conseil municipal du bled, et le dîner, c'était la réunion du conseil. Ils m'ont expliqué tout ça en me servant des coups. C'était clair qu'ils avaient envie d'en savoir plus long sur moi.

J'ai pas fait ma duchesse, je leur ai dit pour la pêche et même pour la visite à Bruxelles. Pas pour Neskib et son agence de voyages, évidemment. Pour la plupart, c'étaient des paysans du coin, sauf la femme qui était venue me chercher. Elle, son mari était pilote et ils avaient acheté un genre de petit château qui dominait le bled.

Ils cherchaient des idées pour attirer les millions de touristes qui passaient sur l'I 75. Pas tous mais assez pour booster l'économie locale. Je savais que chez nous ça avait surtout boosté les prix, d'abord seulement l'été, et après ils étaient restés hauts toute l'année.

Résultat, nous les locaux, on est allés acheter sur le continent des trucs pas chers et pas très bons. Et les commerçants se sont mis à fermer hors saison et puis à fermer tout court, ou bien à louer leurs boutiques à des jeunes des villes qui passaient l'été à vendre du bio à des gens des villes.

J'ai rien dit de tout ça. Après tout ils m'avaient pas invité pour ça. Et puis moi aussi, au début, j'en avais profité des touristes. Après, faire trois bons mois l'été si on doit vivre dessus toute l'année, ça faisait douze mois de misère. Si j'avais pas eu Les-Croisières-Neskib j'aurais été obligé de vendre *La Mort*.

J'ai continué à boire et à blaguer. La femme de l'aviateur, je voyais bien qu'elle était de plus en plus souvent de plus en plus d'accord avec ce que je disais. Alors j'ai commencé à l'envisager un peu ouvertement. Elle s'est repliée dans sa coquille. Sûr que se faire choper par un quidam en plein conseil municipal, ça allait pas l'aider dans sa carrière de châtelaine du bled.

Moi aussi j'ai rétro-pédalé. Tout le monde est parti en même temps, il n'était pas si tard mais à la campagne les journées commencent tôt. La femme de l'aviateur a gardé ma main une



seconde de trop. J'ai fait « 12 » avec les lèvres sans rien dire. Elle a fait une moue genre « on verra ».

Je me suis demandé pour le fusil, si je le laissais dans la voiture ou bien. J'avais pas envie de ressortir, je l'ai laissé. Je me suis allongé par-dessus l'édredon et j'ai attendu vaguement, sans trop savoir si j'en avais vraiment envie de la femme de l'aviateur, mais quand même je me suis pas mis au lit. Je suis resté comme ça, sans allumer, un bon moment. Et puis j'ai entendu qu'on fermait la porte de l'auberge. L'enseigne s'est éteinte et on n'y voyait plus rien du tout dans la chambre.

Sans doute que j'en avais envie de la châtelaine parce que je me suis branlé. En pensant à elle d'abord. Après elle s'est mise à ressembler à Vera et à rire comme Lorraine.

J'ai repris une douche et je me suis endormi pour trois heures. C'est comme ça que je dors : trois heures et puis je m'agite une heure ou deux et puis je me rendors deux ou trois heures, ça dépend. J'ai rêvé de Murène aussi, je crois.

## Chapitre 4

Le matin il y avait une grosse brume mais il n'avait pas reneigé. Le petit déjeuner c'était du gros pain avec du beurre, des confitures et du café servi dans un bol à oreilles. Tout à fait comme chez nous, tout à fait bon.

J'ai payé en cash. La patronne a eu l'air un peu surprise. Elle m'a demandé si je voulais un reçu en plus de la facture. Sur la caisse il y avait des cartes avec un lotus stylisé dessus. Une pub pour des cours de yoga. C'était pas le genre du pays, ça m'a intrigué, j'en ai pris une. La patronne m'a précisé sans malice que c'était la dame d'hier et qu'elle était bonne, c'est ce qu'on disait.

J'ai remercié et j'ai fourré la carte dans ma poche.

L'I 75 était déserte, la sableuse était passée et je me suis retrouvé en un clin d'œil dans la vallée. Une vallée de vignes et d'arbres noirs. Des villages et encore des villages tous semblables, noircis par les gaz d'échappement et la méchanceté des habitants. Et autour, encore des vignes. Je me suis arrêté, j'avais envie d'un café et de repenser à tout ça.

J'ai recopié dans mon téléphone les coordonnées que Murène m'avait envoyées et j'ai froissé sa lettre en boule. Le café était mauvais et la fille qui me l'a servi sentait fort la beuh et le pas-lavé. J'ai sorti mon téléphone et j'ai vu qu'un ferry partait vers sept heures du soir. Il m'en fallait quatre pour arriver au quai d'embarquement et il n'était pas encore 10 heures. J'ai regardé la météo marine, il y avait une dépression sur le feu et, comme j'avais envie d'arriver reposé, j'ai loué une place avec une cabine sans hublot, vers le

centre du bateau, et le plus bas possible. Quand ça bastonne, il vaut mieux être bas et au milieu.

Une fois mon billet verrouillé j'ai regardé autour. Le coin PMU, le coin piccolo, le coin petit café vite fait, ça m'a rappelé l'enterrement de l'Auguste, le père de Lorraine. C'était la dernière fois que je l'avais vue, Lorraine.

Sur le tard, Auguste s'était mis au jardinage et à la malfaisance. Il était très con, genre haineux. À part Lorraine il n'aimait personne et, à part elle, personne ne l'aimait. Comme il avait été assureur de la moitié de son bourg pendant quarante ans, il savait presque tout sur tout le monde. C'était sans doute pour ça qu'il y avait tant de monde au cimetière. Les gens étaient venus vérifier qu'il n'allait plus les emmerder. Je m'étais planqué tout derrière mais Lorraine était venue me prendre par le bras. Du coup, je m'étais tenu raide au bord du trou pendant toute la fête.

En venant me chercher à la gare, Lorraine m'avait raconté que l'Auguste avait laissé un mot exigeant qu'on l'enterre avec sa tondeuse par-dessus le cercueil. La moitié de ses électeurs étaient des retraités jardiniers et le maire, écolo-divers-droite avait donné son accord. Malgré tout, quand Lorraine avait balancé le mot de l'Auguste en demandant « C'est quoi ces conneries », il avait été un peu soulagé. Maintenant il était là, tout sourire, dans son manteau bleu.

J'avais envie d'aller voir le fleuve. Il passait en bas de la ville. Ce fleuve, c'était le seul fleuve qui vaille quelque chose, le seul qui aille de sa source à la mer sans passer par la case aménagement du territoire. Je m'ennuyais, je sentais le corps de Lorraine contre le mien. Sans doute qu'elle s'ennuyait aussi et qu'elle me sentait contre sa hanche. Je regardais les blédards alentour. Je me demandais s'ils appelaient Lorraine « la pute à son père » ou « la morue du pêcheur » quand ils en parlaient entre eux. Sans doute « la pute » à cause de sa pute de père. Après le cimetière, je suis reparti. J'ai pas été voir le fleuve et j'ai pas répondu à Lorraine qui me proposait de rester et de retourner sur notre île avec elle, plus tard.

Je ne connaissais pas encore Murène, c'était juste que les années Lorraine, c'était fini. Et puis ma sœur était morte, maintenant,

et les mères s'étaient mises en deuil pour la vie. Elles ne sortaient plus guère de leur potager. Les murs en pierre avec la mousse, les deux femmes en robe noire avec des râteaux et une brouette, ça faisait carte postale. Les touristes les prenaient en photo.

Après l'enterrement de son père, Loraine est venue passer quelques jours. Je lui avais proposé l'appartement mais elle m'a dit que c'était pas la peine. Elle a pris la chambre de ma sœur. Un temps, il y a eu trois femmes en noir qui jardinaient.

Elle est repartie et j'ai su que pour Loraine aussi c'était fini. Elle a écrit une ou deux fois mais j'ai brûlé les lettres.

L'été est arrivé et puis l'été s'en est allé. La mère ne supportait plus la chambre vide de ma sœur. Avec la mère à Loraine elles sont parties. Comme elles avaient nulle part où aller, elles sont parties dans des voyages organisés. Elles choisissaient les moins chers. Comme elles disaient :

— Quand on veut juste être ailleurs on a le choix.

Je me suis installé dans la maison. Manière de partir moi aussi. Ça fait longtemps maintenant. J'ai essayé de compter les années mais je n'y suis pas arrivé.

Il y avait eu les années Loraine et puis les années Murène. Et maintenant c'était les années rien.

Une fois reçu mon billet, j'avais encore trop de temps devant moi. Alors j'ai réglé mon GPS sur « éviter les autoroutes ». Ça augmentait le temps de parcours de presque deux heures, ça faisait encore trop tôt. J'ai vu que ma route passait pas loin des anciens chantiers Bonnal Frères, c'est eux qui avaient fabriqué *Le Mort*. Ils avaient sans doute fermé maintenant. Ou bien ils faisaient des bateaux pour citadins, ou bien des piscines. En tout cas ça me faisait un arrêt presque à mi-parcours.

J'ai tripoté mes clefs et roulé le ticket de caisse en boule. Ça faisait un siècle que je n'étais plus fumeur mais seul devant un café bu, j'étais resté un peu le genre tripoteur de clefs et froisseur de

papiers. Je me suis demandé si c'était pas mieux que j'appelle pour prévenir que j'arrivais et puis j'ai laissé tomber.

Il faisait un ciel d'email. Les nuages ressemblaient à des savonnettes en fin de vie. Le nord-ouest se levait. On était encore loin et il était encore tôt, mais on voyait bien que ça allait donner.

J'avais pas chaud mais j'ai quand même enlevé ma grosse veste avant de m'asseoir au volant. Pour conduire elle était vraiment trop épaisse.

## Chapitre 5

Je suis passé devant l'entrée de l'autoroute. Il y avait un type genre sans-papiers qui tendait un bout de carton. Vu que je prenais la route d'après, j'ai pas vu ce qu'il y avait écrit dessus. Toute façon je l'aurais pas pris. J'avais envie d'être seul.

Et puis j'avais lu qu'un type s'était mangé trois mille euros d'amende pour avoir transporté deux sans-papiers. On l'avait inculpé comme passeur. C'est Neskib qui se serait marré si je m'étais retrouvé inculpé. Enfin pas sûr qu'il ait tant ri. Tout le monde savait qu'on avait un business ensemble et il n'aurait pas aimé que je me fasse choper à transporter un clandestin dans ma voiture, gratuitement en plus.

Neskib, tiens, en voilà un autre... J'aimais pas y penser mais je pouvais pas m'empêcher de m'y cogner de temps en temps quand je réfléchissais. Lui et Murène ils avaient un truc en commun : c'étaient des affaires en cours. Les souvenirs et autres ça allait. Dans un sens même j'aimais bien me rappeler. Même les mauvais souvenirs qui font gonfler derrière les yeux et même pire, des fois j'aimais les rallumer et les réfléchir. Lorraine, mon père et ma mère, par exemple, ça allait, et même ma sœur ça m'allait.

Souvent j'y pensais exprès. C'est pour ça que j'ai pas de mal à te raconter.

Les trucs en cours, par contre, j'y touche pas. Je les fais et c'est tout. Si je me mets à coller des mots dessus, ça les étouffe.

J'en avais parlé à ma sœur, elle avait pas trouvé ça poétique. Elle m'avait traité. C'était au café de Vera. Elle m'avait écouté, elle avait posé sa bière bien soigneusement en visant le rond de buée sur la table, un truc à elle, ça lui donnait le temps de réfléchir.

— C'est ce que font tous les salauds qui font des saloperies. Comme ça, quand on les chope, ils peuvent dire qu'ils se rendaient pas compte.

J'avais pas aimé. Normalement j'aurais laissé courir, mais ce soir-là j'avais bu autant qu'elle alors je voulais qu'elle m'explique.

— Ben oui. Imagine que tu veuilles sauter une petite du collège.

— T'es dingue ! T'as pas un autre exemple ?

— Non, c'est un bon exemple. La preuve, t'as une beigne au bord des doigts. Si j'étais pas plus forte que toi, je me la serais prise.

— Depuis quand j'ai peur de toi ?

— Disons ta naissance, mais c'est pas le sujet. T'aimes pas les petites filles et t'es pas un salaud. Donc, ce que t'as pas aimé c'est les mots. Même fin saoul et les couilles pleines à exploser, ce qui va t'arrêter, c'est les mots. Si tu te les dis, tout de suite, tu fais demi-tour.

— Pas vrai. Ce qui va m'arrêter c'est que c'est des petites. On en est à combien ? Quatre ou cinq ?

— Cinq. J'en tiens deux et je suis partie pisser deux fois.

Elle a montré sa pinte au tiers pleine.

— Donc avec celle-là, ça fait cinq.

Après j'ai oublié ce qu'on a raconté. C'était l'hiver avant qu'elle meure. J'étais sans doute un peu d'accord avec ce qu'elle disait parce que depuis, quand je me souvenais de cette discussion, j'essayais de penser à Murène. En général j'y arrivais pas. Enfin, j'arrivais à me redire son histoire à elle, mais penser à elle et moi, non. En même temps il avait suffi d'une lettre, d'un mot de quatre lignes et j'avais traversé le pays, et maintenant j'allais traverser sa mer. J'étais sûr que ma sœur se marrait dans son ciel.

J'ai aperçu l'énorme portique du chantier naval bien avant de voir la ville elle-même. Ça n'avait jamais été une grande ville, mais depuis la fermeture du chantier c'était devenu à peine un bourg. Un bourg intermittent avec une marina pleine de bateaux chics qui sortaient deux semaines par an. Un bourg avec des vieux en veste de cuir qui faisaient durer leurs bières et leur vie sur des tables en plastique.

Bonnal Frères était fermé. Pire que fermé, rasé. À la place un promoteur avait planté une résidence qui ressemblait à rien. Presque tous les volets étaient fermés. Sans doute que l'été, c'était plus gai. *Le Mort à crédit* n'aurait jamais de petit frère.

Je pensais déjeuner vers le port mais la plupart des restos étaient fermés, avec les vitres passées au blanc et les menus tout décolorés.

Ça m'a filé le cafard. J'avais toujours vu des estivants par chez moi, mais quand j'étais même c'était pas pareil. Les estivants habitaient des villas sur la mer, là où on voulait surtout pas habiter, vu que la mer c'est là qu'on travaille et que c'est pas un travail facile. Et puis on avait tous un proche qu'elle avait rendu tout gonflé et couvert de vase, la mer. Je suppose qu'un mineur, s'il a le choix, il construit pas sa maison avec vue sur le puits.

Du coup on gardait nos maisons, et eux, ils fermaient les leurs pour l'hiver avec des gros volets en bois que le Bernard leur fabriquait quand il avait le temps entre deux bateaux à réparer. L'été, on retrouvait les jeunes chez Vera ou en boîte. Même si on se mélangeait pas avec les filles, on se parlait. Ils nous appelaient par nos prénoms et nous aussi. Les parents faisaient leurs courses à l'épicerie et nous achetaient le poisson directement.

Maintenant, ils achètent une semaine sur un site Internet et ils viennent nous photographier quand on travaille, ou quand on se marie ou quand on s'enterre. Le reste du temps, on est transparents comme des chats ou des mouettes...

J'en ai eu marre de traîner et j'ai repris l'autoroute. J'ai mangé dans une cafétéria. J'ai trouvé que c'était ma place. Sûrement que si je venais tous les jours, je m'y sentirais bien.



Je me suis arrêté sur une aire sans station-service. Il n'y avait que trois semi et un camping-car en mauvais état. Je ne voulais pas arriver au ferry trop à l'avance. Sur l'île de Murène, tous les transports routiers et maritimes appartiennent à un seul type et le type en question je savais pas trop s'il était pour ou contre le père de Murène. Disons que j'étais pas certain d'être le bienvenu. J'ai laissé le chauffage et je me suis assoupi.

Au jeune avec une bonne tête qui me demandait si je ne transportais pas d'arme de chasse, j'ai répondu « Non ». Il a eu l'air surpris mais il a refermé le coffre et m'a fait signe d'avancer.

## Chapitre 6

Il serait peut-être temps que je te raconte l'histoire avec Murène.

Au bout d'un moment à pêcher seul j'ai réfléchi. C'était pas malin de continuer comme ça. Bien sûr que j'y arrivais mais d'un c'était dangereux et de deux si tout se passait pas impeccablement j'étais obligé de sacrifier des panneaux de filet pour me dégager, plusieurs panneaux parfois et ça coûtait cher. J'ai mis une annonce dans *Marins*, le journal.

C'était pas par hasard : *Marins*, c'est lu partout, dans tous les ports. Je voulais pas d'un gars d'ici. Il aurait su pour Lorraine et pour ma sœur. C'était impossible de parler de l'une sans parler de l'autre. La blague depuis la maternelle c'était de les appeler « les jumelles ». Bien sûr qu'il aurait rien dit... C'est pas le genre d'ici de faire des commentaires mais quand même j'avais pas envie.

Donc j'ai commencé à avoir des réponses, pas des tonnes, la pêche ça faisait rêver que les fils de riches et encore que jusqu'en sixième. Après ils sont pas plus cons que les autres, ils font de la voile en été et du ski en hiver ou l'inverse s'ils sont très riches. En fait de réponses j'en ai eu trois. Deux des enveloppes avaient été postées sur le continent mais du terminal du ferry. Je les ai pas ouvertes.

Le lendemain j'en ai reçu une qui venait de loin. Un nom de port que je connaissais du syndicat mais c'est tout. À part ça, c'était pas une lettre normale. Disons que côté CV ça collait et même bien. Par

contre le gars qui écrivait c'était une fille. Avec un nom de fille : Maria-Reina. Ça sentait un peu l'église mais j'avais rien à dire : Pascal ça veut dire Pâques.

Surtout la fille elle disait qu'elle voulait connaître la longue houle, qu'elle en avait marre de sa mer à elle et de ses vents de flamenco.

« La longue houle », « les vents de flamenco », ça m'a plu. Peut-être pas exactement plu mais j'y ai pensé et repensé toute la semaine d'après. *Marins*, c'est un hebdo. Ça arrive le jeudi. Donc le vendredi d'après j'ai appelé le numéro qu'il y'avait sur la lettre de la fille.

C'était un numéro de fixe et c'était pas elle qui avait décroché. Pendant qu'on allait la chercher j'ai relu la lettre. Elle était plus jeune que moi mais en même temps c'était pas une gamine. De toute façon j'avais bloqué sur « la longue houle » et le vent qui lève les robes.

Elle avait une voix claire avec un accent que je connaissais pas. Elle était intimidée, ça se sentait. Elle m'a répété ce que je savais déjà par la lettre. Qu'elle avait pêché avec son oncle qui avait un chalutier et puis qu'elle avait fait le lycée de la mer et qu'elle avait son CAP pêche plus une année de Maintenance des moteurs diesels. Je savais pas qu'on pouvait faire diéséliste après le CAP pêche. Chez nous, c'est des CAP mécano qui font ça.

Bon, assez vite je lui ai proposé de venir à l'essai trois mois. Je payais le voyage et je pouvais la loger mais elle n'aurait qu'une demi-part pendant l'essai.

Elle a pas réfléchi trois heures, elle a demandé quand je l'attendais. Une semaine plus tard j'étais à l'arrivée du ferry.

J'ai pas eu de mal à la repérer, en cette saison il n'y avait que nous à prendre le ferry et je connaissais de vue et même de nom les six autres passagers. Je m'étais mis au bout du môle et j'ai eu le temps de la considérer.

Elle était presque petite, en tout cas bien plus petite que moi. Je me souviens que je me suis dit qu'il allait falloir changer la hauteur du siège de la timonerie sinon elle allait jamais pouvoir voir le lève-

filet. Elle avait une grosse valise à roulettes, pas un sac, et un manteau avec de gros dessins de couleurs. Comme ça, on aurait dit une fille qui travaillait dans un magasin. Par contre elle marchait soigneusement comme ceux qui savent que ça peut bouger sous les pieds.

Au bout du môle elle a regardé alentour. Pas en se haussant du cou comme font les petits qui se savent petits, non, un regard horizontal et elle est venue vers moi direct. Il faut dire qu'à part le gars du courrier il n'y avait que moi. Et le postman il avait sa veste de postman.

On n'est pas allés de suite chez Vera. Elle m'a montré le quai des pêcheurs et a demandé à voir le bateau.

Elle est restée un moment à le regarder. La mer était basse, on voyait le pont d'en haut. Elle a dû aimer ce qu'elle voyait parce qu'elle s'est mise à sourire.

Juste avant d'arriver chez Vera, elle m'a demandé :

— *Le Mort à Crédit* c'est un nom pas commun.

Je voulais pas trop dire. J'ai juste répondu :

— C'est un livre.

— Un livre de bateau ?

— Je sais pas, je l'ai jamais lu.

J'ai poussé la porte et Vera a levé la tête. Elle, elle savait tout de l'histoire de l'embauche.

Elle a fait le tour du bar pour me faire la bise et ensuite elle m'a poussé sur le côté pour tendre la main à Maria-Reina.

— Je suis Vera, c'est mon bar ici et lui, c'est mon copain. S'il t'embête tu viens me voir.

La fille a pris sa main et a ri.

— Si on se voit que pour ça on se verra pas beaucoup. On m'embête pas trop longtemps d'habitude.

Après on s'est assis et elle m'a posé des questions sur le poisson, les marées, la criée. Des bonnes questions. Les marées ça l'inquiétait, c'était visible. Vite fait je lui ai expliqué deux ou trois trucs.

— C'est pas si compliqué. D'où tu viens ce qui compte c'est là où tu es et t'as le GPS. Ici ce qui compte c'est là où t'es et à quelle heure. T'as le GPS et une grosse montre en cuivre juste à côté.

— Mais quand même qu'il y ait toute l'eau qu'on veut et puis trois heures plus tard qu'on talonne...

Elle a pas fini sa phrase.

— Non. Pour ça le sondeur fait le calcul. Le vrai souci, c'est les courants. Ça peut passer de zéro à vingt nœuds ou bien de vingt nœuds nord-ouest à vingt nœuds sud-est. Faut y penser quand tu places tes filets.

Je lui ai montré la maison. Je l'avais mise chez la mère à Loraine, la chambre de ma sœur avant. Il y avait une salle de bains à part. Elle a eu l'air de trouver ça très bien.

Elle a posé son sac.

— C'est un vrai palais.

Elle a montré les coussins et puis la déco.

— T'étais marié ou un truc comme ça. C'est une chambre de femme.

— J'étais un truc comme ça, mais pas ici. Mais t'as raison, c'est une chambre de femme.

J'ai pas donné de détails et elle n'en a pas demandé. Je lui ai tendu la clef de la porte d'entrée.

— Par ici on ferme pas trop les maisons sauf pendant la saison à cause des touristes. Et puis si tu veux, demain je peux mettre un verrou à ta porte.

Elle a fait non avec sa tête mais elle a dit :

— On verra mais c'est pas une urgence.

Après on est allés travailler au bateau. Au moment de dîner je lui ai proposé de venir avec moi chez Vera. J'ai vu qu'elle avait envie mais qu'en même temps, elle avait l'air embêtée. Je le connaissais cet air-là. C'est celui qu'on a quand on est trop fauché pour suivre les copains en boîte ou au restau après l'apéro. J'ai complété :

— Je t'invite.

Elle a souri. Que je l'invite et que j'ai compris, je crois. Vera nous a mis dans un coin de la salle du fond. D'habitude elle me met à côté du bar, qu'on puisse parler, elle et moi.

Maria-Reina mangeait beaucoup pour une fille si mince. Elle buvait bien aussi. Vers le dessert elle s'est laissée aller contre son dossier en posant sa fourchette comme on pose un outil. C'était un geste de marchand de bestiaux après un repas de foire. Ça m'a plu, je me suis dit qu'on n'avait pas trop parlé d'argent. Sûrement qu'elle attendait que je m'y colle. J'ai attaqué :

— Donc comme je t'ai dit, je donne une demi-part pendant l'essai et une entière après si tu restes.

Comme il y avait rien à dire j'ai continué.

— Moi j'ai cinq parts. Deux de patron plus trois d'armateur. Pour la nourriture, comme on est dehors rarement plus d'un repas, moi je m'arrange avec Vera. Mais t'es pas obligée. Souvent les gars qui travaillent avec moi ils vont acheter des sandwiches à la boulangère. Tu feras comme tu veux. Pour l'alcool en principe j'en prends pas à bord.

Elle se taisait toujours.

— Mais c'est pas une religion. Voilà, c'est tout, je crois.

Comme c'était pas tout j'ai continué :

— Je fais le compte le vendredi après la criée et je te paie après. Si tu veux une avance, je peux te donner quelque chose maintenant.

Vera s'est pointée sur le seuil de la salle. Elle a vu qu'on parlait et elle était partie pour s'en aller. Je lui ai montré le carafon qu'était vide et j'ai attendu qu'elle en ramène un tout neuf. Maria-Reina a apprécié et même elle a rempli les verres.

— Écoutez, monsieur Pascal...

J'ai levé la main. Comme on fait pour dire à la timonerie de stopper l'hélice.

— Pascal et puis tu dis tu. Sinon je vais m'y croire...

— OK. Pascal. Tout me va de ce que t'as dit. Mais t'as pas parlé du loyer à terre.

— C'est parce qu'il n'y a pas besoin de loyer. La maison elle est à moi et c'est pas une douche en plus qui va me ruiner. Tu peux utiliser la cuisine et la salle. Mais si tu veux inviter c'est mieux que t'aïlles en ville. Et puis si tu te plais il y a plein de locations hors saison. Juste que l'été faut déloger ou être riche. À partir de juin une semaine c'est le prix d'un mois d'hiver.

— Pareil chez moi.

— Bon !

J'ai rempli les verres. Elle a dit :

— Pour l'avance c'est vrai que ça m'irait. Je voudrais pas commencer à faire des crédits chez la boulangère. Alors si tu pouvais...

J'ai fait semblant de calculer et j'ai sorti mon portefeuille.

— Bon. Vu qu'on est mardi, je peux te donner cent.

Le lendemain on s'est levés à 3 heures et on est allés poser une ligne aux Tri. Les Tri Martolod, c'est trois rochers visibles même à pleine mer et où il y a des bars. On en a pris une dizaine. Elle les appelait pas des bars, elles les appelait des loups. J'ai dit que c'était bien trouvé comme nom vu que c'est des carnivores féroces, les bars. Côté pêche c'était clair que c'était une affaire, cette fille, avec son nom de bonne sœur.

## Chapitre 7

On a roulé comme ça trois semaines. La deuxième surtout, on a eu du temps, du sud-ouest avec le froid et la pluie et tout. Elle a été malade mais elle a tenu. Je voyais bien qu'elle avait du mal avec le froid mais ce n'était pas le genre à couiner. Quand même je me suis occupé de ses engelures avant qu'elles ne lui mangent les mains.

Un jour que je l'avais vu faire la grimace en empoignant un sac de linge sale, je lui ai dit de s'asseoir sur le canapé. J'ai rempli un saladier à moitié avec de l'eau froide et j'ai mis la bouilloire. Ensuite je lui ai mis les mains à tremper dans l'eau froide et petit à petit j'ai ajouté de l'eau bouillante, doucement, comme ma mère faisait. Après je lui ai séché les mains en les tamponnant tout doux avec une serviette-éponge. Finalement j'ai étalé la crème, un truc pas trop appétissant que faisait madame Le Conche, la femme du pharmacien. J'ai mis une bande autour sans serrer et je suis allé mettre son linge dans la machine.

Pendant tout le temps que ça avait pris on n'avait rien dit. Ce soir-là on n'était pas allés dîner chez Vera. J'ai ouvert une boîte et sorti du rouge avec un bouchon en liège et on est restés à regarder la télé. Un film compliqué et violent. J'ai bien vu qu'elle appréciait. Si ce n'avait pas été qu'elle était là, je serais pas resté jusqu'au bout.

Après on a repris : nord-ouest, grains et pluie. Sud-est froid, même de la neige des fois.

Un jour le filet a croché, j'étais à la barre et elle au treuil. Elle m'a fait signe de culer et puis de repartir sur bâbord. Elle me regardait



pas, elle était penchée sur les leviers du treuil. Elle a remis vingt mètres et puis elle les a repris dans un creux. C'était culotté mais ça a marché. Le soir en rangeant le câble j'ai vu l'endroit où il avait souffert.

Elle était derrière moi.

— Si tu veux, je fais une épissure.

J'avais vite vu qu'elle était bonne mais j'étais quand même bluffé. J'ai juste dit :

— Non pas la peine. On le change. C'est son deuxième hiver de toute manière.

Le soir je l'ai invitée chez Vera. J'ai expliqué :

— Tu m'as sauvé le filet tout à l'heure.

Elle a fait oui avec la tête.

— Et tu sais épisser de l'acier ?

Elle a encore fait oui. Et pour expliquer :

— J'ai commencé sur un chalutier. Là-bas, on n'a pas de marées mais il y a des épaves. C'est pour ça.

Comme ça expliquait, ça a été mon tour de hocher la tête.

En partant on était bien. J'ai failli acheter une bouteille de scotch à Vera mais le lendemain on pêchait et puis je savais pas trop si elle en buvait du scotch, Maria-Reina.

Le dernier vendredi du mois je lui ai payé une part entière. Elle m'a demandé si je m'étais trompé ou quoi.

— La demi-part ça s'explique parce que pendant l'essai en principe on perd du temps à expliquer et à montrer. Avec toi il n'y a plus rien à expliquer. Donc pour moi t'es plus à l'essai. Si de ton côté tu veux, on peut faire les papiers.

— Bien sûr que je veux. Il me plaît *Le Mort*, il lève bien à la vague et quand il faut il cède. Alors tu fais le contrat et moi les courses et ce soir c'est moi qui t'invite. Ici.

Elle a ajouté :

— Je sais. Tu m’as dit que c’était mieux que j’invite dehors mais vu que c’est toi...

Elle souriait avec les yeux. Elle a cuisiné un riz super bon avec du piment dedans. Avant de passer à table elle est montée dans sa chambre. En redescendant elle portait une robe, une de celles avec des broderies, courte, avec des collants épais. Elle s’était maquillée aussi. Plutôt mal et plutôt trop, ça se voyait qu’elle avait pas l’habitude. J’ai réalisé qu’elle me plaisait si fort que c’était sûr qu’elle le voyait...

En mangeant on a un peu parlé. C’est elle qu’a commencé.

— Tu sais *Mort à Crédit*, je l’ai lu. Plusieurs fois. C’est vraiment bien.

— T’es une intello alors ? Comme Lorraine et ma sœur.

— Lorraine, c’est une sœur à toi ?

— Lorraine c’était une amie de ma sœur qui était mon amie. Au départ ta chambre c’était la sienne.

— Pourquoi tu dis « c’était » ? Elles sont plus amies ? C’est plus ton amie ?

— Lorraine elle est partie vivre loin et ma sœur elle est morte près d’ici. Tu m’as pas répondu si t’étais une intello...

On a attaqué la deuxième bouteille pendant qu’elle racontait. Elle voulait pas pêcher toute sa vie. Elle voulait faire des films. Pas actrices, fabriquer des films. Il y avait une école très connue où on pouvait apprendre. C’était cher et l’entrée était dure.

Elle a conclu :

— Mais la pêche aussi c’est dur.

Après elle a signé son contrat et elle a servi du whisky.

C’est elle qui m’a embrassé. Elle a dit :

— Vu que c’est déjà signé tu pourras pas dire que j’ai couché pour avoir le boulot.

Et puis elle m’a encore embrassé. On a fait l’amour sur le canapé. C’était un peu sérieux, un peu solennel. Pas du tout comme avec Vera. Elle s’est endormie dans mes bras, elle était vraiment petite.

Plus tard je me suis réveillé, j'étais seul. J'avais un peu froid mais au lieu d'aller me coucher je suis monté. Elle avait laissé sa porte ouverte et une lampe allumée. Sans doute que j'avais fait un peu de bruit parce qu'elle a soulevé sa couette pour me faire une place. Je me suis dit que ça n'avait pas de sens d'être heureux comme ça et je me suis glissé.

Le lendemain on pêchait pas. On a traîné. On a fait l'amour mais pour s'amuser, cette fois. Elle a raconté des petits bouts d'elle. Elle m'a parlé d'un rocher juste devant la maison. Un gros rocher, presque un îlot dans l'aube grise. Elle a dit l'aube blanche et l'odeur des cistes. Le soir, à cause de sa couleur sans doute, le rocher avait l'air plus petit et moins escarpé. Elle parlait de plus en plus lentement, elle s'est tout à fait tue. Pour lui montrer que j'écoutais bien je lui ai fait remarquer :

— Chez toi aussi alors les rochers ils changent de forme avec l'heure. Y a des marées de lumière...

J'avais bien compris qu'elle était pas de là où elle vivait. D'une île plus loin à l'est. D'un îlot tout près du rivage d'une île précisément.

Elle avait frotté son visage sur mon épaule. Je crois que c'était un peu mouillé. Elle s'était levée pour aller à la salle de bains. Quand elle était revenue j'ai vu qu'elle s'était passé de l'eau sur la figure. Elle a pris son téléphone et m'a montré une photo. Une photo de photo en fait. Comme elle était mal cadrée on voyait les bords et qu'elle était posée sur du bois verni.

La photo, j'avais jamais vu ça. Il y avait des hommes habillés comme des pénitents d'Espagne avec des cagoules pointues. Des hommes en rouge qui entouraient un en noir, à moitié effondré sous une grande croix de bois très décorée. Ça devait peser une tonne, pas étonnant qu'il soit écrasé comme ça l'homme en noir... En regardant mieux, j'ai vu un petit pénitent avec sa petite cagoule arc-bouté pour tenir l'extrémité de la croix. Il était presque caché par les aubes rouges. S'il n'avait pas été en noir lui aussi, je l'aurais pas remarqué. Ah, et puis le pénitent écroulé il avait des chaînes aux chevilles et des gants. Les gants, ça m'a frappé. On aurait dit une

reconstitution d'un chemin de croix comme il paraît qu'ils font en Amérique. La vraie Amérique, celle du Sud, pas à Disneyparc.

Maria-Reina m'a montré le petit pénitent. Elle pleurait pour de vrai maintenant. Elle parlait lentement :

— Le petit pénitent c'est moi. On m'avait permis d'aider mon père, sans moi il n'y serait jamais arrivé. J'ai chanté avec les gens. Tout du long. « *Perdonnu mio Dio* », pardonne-moi mon Dieu. Pourtant moi je n'avais rien à me faire pardonner. *Perdonnu mio Dio, perdonnu mio Dio*. Sans doute qu'elle se rendait pas compte mais elle s'était mise à chanter : *Perdonnu mio Dio*.

Elle s'est essuyée avec le drap.

Au matin elle avait choisi son camp, toujours elle haïrait la nuit.

Je l'avais soulevée et posée sur moi.

— Si tu veux tu peux m'appeler « Gogol » comme faisait ma sœur.

Je lui avais raconté pour l'école, le soir au restau où elle m'avait dit qu'elle avait lu *La Mort*.

— Non, je veux pas. Mais tu sais, il n'y a qu'ici et aussi mon oncle qui me dise Maria-Reina. J'aime pas trop. Je suis la reine de personne. Tu pourrais m'appeler comme tout le monde : Murène. Il paraît que ça me va bien.

J'aimais pas trop et je trouvais que ça ne lui allait pas du tout mais c'était à elle de choisir comment on l'appelle.

Et aussi, dans un sens j'étais content de pas être son oncle.

## Chapitre 8

La pêche donnait bien. Vers août les sardines qu'on pêchait étaient si petites qu'on aurait dit des anchois mais à part ça tout allait comme il fallait que ça aille. Le 31 du mois d'août vers cinq heures du matin, quelque chose a lâché dans l'hydraulique du treuil. On était à quai pour dix jours.

J'ai proposé à Maria-Reina, enfin à Murène.

— Ils cherchent une serveuse au « Bout de la nuit ». Si tu veux Vera parlera à la patronne. Comme ça, tu perdras pas deux semaines de paye.

Elle a fait une sale tête. Sa tête de Murène. Elle a dit NON.

— Si j'avais voulu faire la serveuse, je serais restée là où j'étais. De toute façon j'ai plus besoin d'argent. J'ai eu une lettre de l'école du cinéma. C'est NON.

Je lui ai dit qu'elle avait qu'à rester avec moi, genre pour de bon. Elle a encore dit :

— Non !

Mais ce coup-là, elle avait hésité et puis posé sa main sur la mienne. Ce qu'elle voulait c'était que je l'accompagne voir les types de l'école pour qu'ils lui expliquent pourquoi ils lui avaient dit NON. Moi je voulais bien. Ça voulait dire trois jours de balade avec elle. Dans le train on avait l'air de deux jeunes mariés. C'est le contrôleur qui avait dit ça. Elle lui avait souri et s'était serrée contre moi. Pour un peu, j'aurais été heureux.

Je l'ai laissée aller seule à son école. Il y avait un joli café en face. Avec une terrasse et des tables en marbre. Tout à fait comme dans les films en noir et blanc. Je me suis installé. Au bout d'une heure j'ai vu arriver le SAMU et tout de suite après, les flics.

Le SAMU a embarqué un type qui se tenait le nez et un autre sur un brancard. Les flics ont juste embarqué Murène. À part son tee-shirt un peu déchiré, elle avait l'air bien. Sans doute qu'ils n'avaient pas dû bien expliquer ou bien qu'elle n'avait pas compris.

J'ai traversé la rue et je me suis mis entre eux et leur voiture. Je lui ai demandé si ça allait. Elle m'a souri :

— Fallait ça, sinon je leur aurais gardé de la rancune.

Les flics avaient envie de se mêler de la conversation, ça se sentait. Ils avaient l'air ennuyés d'être autant et tellement plus gros qu'elle. Ils ont parlé entre eux et puis avec les gars du SAMU. Le plus vieux et le plus mal rasé m'a tiré à l'écart. Il a demandé mes papiers. Il a fait semblant de trouver intéressant ce qu'il lisait mais je voyais bien qu'il s'en fichait. Ce qu'il voulait c'était parler :

— Le médecin dit que c'est des bobos. Le nez n'est même pas cassé et le type sur le brancard a fait un malaise de trouille en voyant le sang de l'autre. Ils les gardent dix minutes dans le car et ils les laissent filer. Du coup je me disais qu'on pourrait faire pareil avec votre...

— Amie. Oui, ce serait bien. Si vous voulez.

— L'idée ce serait que vous passiez au commissariat, disons demain matin. Vous demandez après moi.

Il m'a tendu une carte qu'il a tirée d'un petit étui plat décoré d'un motif en écaille. Pas du tout le genre de truc qu'on s'attendait à trouver dans ses mains.

J'ai dit merci et il a fait un signe à ses collègues. Ils sont remontés dans leur voiture en me laissant Murène. Elle n'a pas posé de questions. On est allés à la terrasse, ma tasse était encore là, le garçon regardait le SAMU en essuyant une table. Je lui ai commandé deux cafés arrosés et deux calvas. Il devait pas avoir l'habitude parce qu'il est revenu avec deux tasses et c'est tout.

Normalement le café arrosé c'est avec un calva dedans et chez nous, quand on demande un café arrosé et un calva, en plus du calva dans le café, il y en a un dans un verre à côté. De toute manière on n'avait pas envie de lui apprendre la vie. Murène a bu le sien d'un coup. Elle a senti que j'attendais qu'elle parle. Elle l'a fait :

— Merci.

Et puis :

— Ils m'ont parlé comme à une gamine. Comme quoi on ne passait pas comme ça de la pêche hauturière au cinéma.

— Hauturière ? Je croyais que t'avais fait que le petit métier...

— Bien sûr. Il avait dû lire ça dans un scénario.

— Bon, il a insisté. Ce n'était pas le même milieu, tout ça... En voyant que j'encaissais pas, ils ont voulu faire les gentils. Ils ont dit que si je voulais, ils pourraient essayer de me trouver un job d'assistante sur un docu.

Elle a séché ma tasse sans y penser.

— Je résume. C'est parti en sucette. Ils ont changé de stratégie, ils l'ont joué méchants vu que c'était eux les directeurs ou un truc comme ça. Ils ont voulu me faire sortir en me poussant. Et voilà.

Les gars sont descendus de l'ambulance. Ils ont jeté un œil vers nous et ils sont vite rentrés dans l'école. Quelque chose m'a fait penser qu'ils ne porteraient pas plainte.

Le lendemain, le flic m'a appelé. Effectivement on laissait tout comme c'était. Il m'a dit d'aller visiter le nouveau musée d'Histoire naturelle et l'Institut du monde arabe qu'était pas loin. J'ai regardé sa carte et j'ai vu qu'il s'appelait comme moi. Exactement sauf que lui, c'était Yves et pas Pascal. J'ai fait un sourire à la carte et on a suivi son conseil.

Dans le train du retour elle m'en a dit un peu plus. Ce qu'ils lui proposaient c'était de faire leur guide. Eux, ils seraient venus raconter nos vies et nous, on aurait figuré.

Elle avait sa tête de Murène.

— Ils nous auraient dit d'être naturels. Ils auraient aimé le nom du bateau. Ils auraient dit : « Le nom du bateau, on le garde. »

Je l'ai serrée contre moi.

— T'as eu raison alors. Mais, tu sais, j'aurais pas accepté.

Comme elle ne disait rien, je me suis vexé. Je l'ai poussé.

— T'es comme eux. Tu crois qu'on rêve tous de passer à la télé.

— Excuses. Sans doute que je suis un peu comme eux, sinon j'aurais pas eu l'idée de cette école à la con. Excuse-moi.

— C'est pas un drame. Et puis tu dois être déçue quand même.

— Surtout. Oui.



## Chapitre 9

Le treuil était réparé. En fait il avait fallu le remplacer. On a repris le travail. Mais cette histoire de treuil ça avait plié mes économies.

Murène s'était mise à boire de plus en plus et de plus en plus souvent. Même les veilles de pêche. Comme Vera lui faisait des remarques et même des fois refusait de la servir, elle avait commencé à acheter des bouteilles qu'elle laissait traîner dans sa chambre. La nuit elle ne dormait presque plus et souvent elle ne me rejoignait plus dans mon lit comme avant.

La nuit, moi, je regardais la nuit. L'automne avait commencé et avec les tempêtes on restait de plus en plus souvent à quai.

Une fois Vera m'avait appelé pour que je ramène Murène évanouie d'alcool à la maison. Le lendemain, on aurait dû sortir mais j'ai attendu qu'elle se réveille. Je ne savais plus si je voulais qu'elle reste.

Vers midi elle s'était levée. Elle était chiffonnée mais propre et elle avait des bouteilles plein les bras. Elle les a mises à la poubelle et puis elle a dit qu'il fallait qu'on parle. Il restait du café mais j'en ai refait du frais. J'ai bien vu qu'elle pleurait mais j'ai pas fait de remarque. Elle a expliqué :

— Je ne supporte pas de quitter *Le Mort*. Partout ailleurs, pour moi c'est nulle part.

J'avais peur qu'elle me supplie. Je ne lui en ai pas laissé le temps. J'ai presque crié :

— Reste ! S'il te plaît. Reste !

On a repris le travail normalement. C'était de plus en plus dur, on avait du gros temps tous les jours. Je ne pouvais plus du tout quitter la barre et souvent j'avais peur pour elle. Bien sûr que je ne lui disais pas. On ne buvait que le vendredi et encore juste pour se saouler, pas plus. Petit à petit, elle m'en avait dit plus sur la photo avec les pénitents :

— Quand j'étais toute petite mon père a fait une bêtise. Il a tiré sur la voiture d'un truand. Cinq chevrotines. Le type s'en est tiré mais pas sa petite fille qui dormait à l'arrière. C'est pour ça qu'il a porté la croix.

J'ai murmuré :

— *Perdonnu mio Dio.*

Elle a fait oui.

Voilà, c'est ce jour-là que ça a basculé pour moi, pour Murène et pour Murène et moi et que je suis allé la chercher.

Je peux pas dire que je comprenais tout, mais j'étais heureux. J'avais eu tellement peur qu'elle parte...

## Chapitre 10

Fin octobre, le Crédit Maritime m'avait, disons, convoqué. Officiellement c'était parce que Yoan était parti à la retraite et que le nouveau directeur voulait faire connaissance avec ses « clients significatifs ».

Apparence que j'étais drôlement significatif parce qu'il n'y avait que moi du port qu'il avait voulu voir. J'aurais dû être flatté, je l'étais pas. Le directeur était un jeune très bien peigné, tout à fait sportif. Il est sorti de son bureau pour m'accueillir. Il n'avait pas repris le bureau de Yoan. Tout le mur du sien était occupé par une photo d'un trimaran à pleine vitesse. La photo était prise de devant et on avait l'impression que le bateau ne touchait pas l'eau.

Le trimaran portait le même nom que la banque en grandes lettres blanches sur sa coque bleue. J'ai pas pu m'empêcher de lâcher :

— C'est vraiment une très belle photo.

Il a souri. Il a hoché la tête en pointant du regard une étagère avec des coupes et des trophées et lui en veste salopette i-tech. L'air crevé et heureux, tout à fait héroïque, devant le même bateau que sur la photo.

Il a commencé :

— Qui va à la mer pour son plaisir...

J'ai terminé.

— Va en enfer pour passer le temps.

Et puis j'ai conclu :

— Quand même, c'est une belle photo et c'est une belle machine aussi.

Voilà on avait fait chacun un pas. Le reste était moins facile.

— Mon prédécesseur m'a beaucoup parlé de vous. C'est vrai qu'en lisant votre dossier je lui avais posé des questions. Je suppose qu'il vous avait expliqué la situation.

Je savais pas trop de quoi il parlait. J'avais toujours tenu les échéances et la maison était payée.

J'ai rien dit, il a repris :

— Vous avez toujours réglé vos échéances, c'est un point très positif. Le problème c'est la garantie sur laquelle est adossé le prêt.

— La maison ? Elle a encore pris de la valeur à cause des touristes.

— C'est vrai, c'est tout à fait vrai. Je l'ai vue. C'est vraiment une jolie maison, même si elle n'a pas la vue sur la mer. Non le problème, c'est qu'elle n'est pas à vous cette maison.

— Ben non, elle est à ma mère. Mais elle a signé des papiers à Yoan.

— Moyennement légal, moyennement. Mais le vrai souci c'est qu'elle appartient aussi à votre sœur, la maison.

— Ma sœur est...

— Oui, oui, je sais. Mes condoléances d'ailleurs.

Pour dire la suite, il a baissé les yeux.

— Le problème c'est que tant que l'enquête sur son accident n'est pas bouclée, la succession n'est pas réglée et la garantie n'en est plus une.

J'ai vu une grosse vague d'emmerdes gonfler. On est restés à rien dire un moment. C'est moi qui ai repris. J'ai dit comme si je me parlais à moi-même :

— Ça fait que si j'avais besoin d'une avance de trésorerie, je suppose que ce serait compliqué.

— Oui. Très compliqué. Mais pas tout à fait impossible. Par exemple, on pourrait passer en aide à la restructuration. Bien sûr il

faudrait restructurer.

— C'est-à-dire ?

— Licencié des employés par exemple.

— Mais des employés, j'en ai pas.

En disant ça, j'ai tout de suite compris que c'était une connerie. Mais c'est vrai que « employée » ça lui allait comme des palmes à un lapin, à ma Murène.

— Je vois pourtant une Mlle Maria-Reina Olivieri sur le rôle d'équipage.

— Oui mais non. Je veux dire : c'est ma compagne et je peux pas la débarquer.

Il a ri gentiment.

— Là, on est un peu loin de mon travail de banquier. Mais on trouvera. Il vous faudrait combien ?

— Rien pour ce mois-ci ni pour le suivant non plus.

Je comptais dans ma tête mais fin janvier y'a les charges qui tombent et avec cette histoire de treuil ça allait être compliqué.

— Vous vous projetez. C'est rare de nos jours. Je comprends pourquoi mon prédécesseur s'était engagé.

J'ai rien raconté à Murène, de toute manière ces derniers temps elle était qu'à moitié là. Elle travaillait comme avant, comme avant l'école de cinéma, je veux dire, mais pour le reste elle était comme à la cape, à la dérive. Aussi elle dormait avec moi et même contre moi mais elle avait plus trop envie d'autre chose. Si ça avait été qu'elle, on aurait plus du tout baisé.

Un jour, un lundi, elle m'a annoncé qu'elle prenait deux jours pour aller voir un médecin.

— Peut-être trois.

J'ai dit bon et puis je lui ai demandé si elle voulait que je l'accompagne. Elle a dit que non. Mais de la façon qu'elle l'a dit j'ai compris « Surtout pas ! »

— C'est pas grave. Un truc de femme.

## Chapitre 11

Elle a pris le bac de 11 heures. Je l'ai accompagnée et j'ai filé directement chez Vera. À sa façon de pas poser de question, j'ai compris qu'elle savait des choses que je savais pas. Des trucs de femme, sans doute. Le soir j'ai dîné chez elle. Il n'y avait que moi dans la salle de devant. En allant pisser, j'ai jeté un coup d'œil à la salle du fond. Il y avait le banquier et un grand gars que je connaissais du syndicat. J'ai mis un moment à retrouver son nom et celui de son bateau. En vérité j'ai demandé à Vera.

— Le grand gars c'est Pierrot et son bateau c'était *La Pitié de Dieu*. Un petit coquiller qu'il a hérité de son père.

Elle avait l'air contente de me renseigner, sans doute qu'elle était soulagée que je lui pose pas d'autres questions.

En sortant, le banquier et Pierrot se sont arrêtés pour me dire bonjour. Le banquier est vite parti mais pas le Pierrot. J'ai demandé un verre pour lui et une carafe pour nous deux à Vera.

On a parlé assez longtemps. Il avait vendu *La Pitié* et maintenant il prenait des commandements. Il partait un ou deux mois. C'était bien payé.

— Très bien payé, il a ajouté.

Vera a profité d'un moment qu'il allait pisser pour me glisser :

— Quand ta petite elle rentrera ce serait bien que tu sois discret. Si tu vois ce que je veux dire.

Je voyais pas du tout, mais j'ai fait oui.

Le lendemain je suis sorti. Seul. J'ai fait trois cagettes. Des harengs surtout, et cinq beaux bars aussi. Ça payait le gasoil mais pas beaucoup plus.

Le surlendemain je suis allé l'attendre au ferry du matin. Elle avait l'air d'une murène qu'aurait mangé des oursins. Elle s'est plantée devant moi, on était que nous.

— D'abord t'as rien à dire. Avorter c'est pas facile. Ce qui se passe dans mon ventre, c'est moi qui décide.

Et puis elle s'est effondrée contre moi. Comme elle avait raison j'ai rien dit.

Les jours d'après je pouvais pas m'empêcher de la traiter comme une malade. Je voyais bien que ça l'énervait. Alors, j'ai pris *Le Mort* et j'ai poussé à fond jusqu'à plus voir la côte. Je lui ai crié des insultes, à une vague surtout j'ai dit des horreurs. Elle n'était pas beaucoup plus haute que les autres mais elle arrivait de biais, sournoise. Ça m'a fait du bien. Normalement moi et la mer, c'était respect. J'avais raté la marée et je suis resté la nuit à tourner à deux nœuds loin au-delà de la marque ouest du chenal.

J'étais rentré, elle dormait au salon. Ni sur la table ni dans la cuisine, il n'y avait de bouteilles. Elle dormait tranquillement mais j'ai compris qu'elle avait pleuré. Je lui ai passé la manche de mon pull sur la figure. Il était encore froid et mouillé. Elle a souri et sans ouvrir les yeux elle a attiré mon visage contre le sien. Elle a fait glisser sa bouche contre mon oreille et sans ouvrir les yeux, elle a dit :

— C'est moi ton bébé, moi !

Plus tard je lui ai dit pour Pierrot. J'ai juste un peu menti. Ce n'était pas Pierrot qui m'avait proposé de faire la campagne de janvier avec lui, c'était moi qui lui avais demandé.

Je voulais pas lui parler du banquier et de sa restructuration.

Pierrot n'avait pas posé de question. Il m'avait juste dit que je tombais bien.

— Tu tombes à pic. Tu seras mon second. Alors on part la semaine prochaine. T'as un passeport ? Tu peux me le passer pour prendre ton billet.

— Oui, bien sûr. On part loin ?

— On part loin. M'Bour. En avion. Là-bas on prend le commandement du *Sea Lion*, un thonier-senneur de quatre-vingt-dix mètres. Un bijou. Le plus beau bateau de la flotte. L'an dernier j'ai fait 600 tonnes en deux jours.

Il a marqué un temps pour me laisser admirer. J'ai pas eu à me forcer, j'ai sifflé et puis j'ai demandé :

— L'équipage ?

— Trente gars. D'ici et de là-bas. Je les connais presque tous. Plus cinq militaires pour la protection. Ceux-là évidemment je ne les connais pas.

— La protection ?

— Oui, on va descendre bas vers le sud et il y a des pirates. En fait des pauvres types, très pauvres, très dangereux, avec des vedettes rapides et des kalachnikovs, une fois un lance-roquettes, mais si on embarque des militaires ils le savent et ils n'approchent pas.

— Bon. Et dans le sud on pêche.

— Oui. On pêche. En général dix jours. Ça suffit pour faire le plein et on rentre.

— M'Bour ?

— M'Bour et puis ici. Le retour t'es pas obligé mais ça rapporte encore plus que la pêche.

— Plus que je sais pas combien, ça fait combien ?

Il a dit un nombre. Je l'ai répété pour être sûr qu'il n'y avait pas d'erreur. Avec ça je passais l'hiver et même plus.

J'ai raconté tout ça à Murène. En entendant l'histoire des pirates elle a pas moufté mais en entendant le nombre elle l'a répété.

Elle a hésité et elle m'a demandé.

— Tu veux que je t'attende :



Je m'étais même pas posé la question. J'ai dû faire une drôle de tête parce qu'elle a rectifié :

— J'en profiterai pour me remettre d'aplomb et puis pour changer un peu la déco d'ici si tu veux. Pas que ta mère, sa copine et ta sœur aient mauvais goût mais on pourrait faire mieux. Si tu crois que je peux.

J'ai regardé le mobilier. À part la table c'était des trucs qu'on achète en ligne. Les rideaux étaient orange et marron, style années soixante, mais comme on les tirait jamais on s'en fichait un peu.

Le sol en béton ciré était facile à nettoyer. Je crois que c'est tout ce qu'on pouvait en dire.

— Ce serait super. Je vais te donner des sous.

— Non. Toi et ta mère vous me logez gratuitement et puis j'ai encore tout ce que j'avais mis de côté pour mon cinéma, alors non, pas de sous. La permission, c'est tout.

## Chapitre 12

La veille du départ, elle m'a pris dans ses bras.

— Tu sais, à part me faire avorter, j'ai été traîner aussi. Dans le bar de gourou de ta sœur.

— Goudou.

— Oui. J'ai parlé avec la nana du bar mais j'aurais pu parler avec n'importe qui. Tout le monde la connaissait. Presque tout le monde l'aimait bien.

— Presque ?

— Oui. J'ai compris qu'elle vagabondait pas mal et elle ne prenait pas trop le temps de rompre en douceur. En tout cas même celles qui ne l'aimaient pas elles avaient du mal avec l'histoire de l'accident. Ta sœur elle consommait des nanas mais côté substances elle était claire. Juste un peu des mojitos mais, justement, pas le soir de l'accident. Par contre il y a une de ses ex qui m'a raconté un truc intéressant. Un mois avant, elle s'était ramené une nana, une presque noire et totalement belle. C'était le grand amour et tout. La fille, tout le monde l'appréciait. Un soir, deux types presque blancs et très énervés se sont pointés. Ils ont demandé après la copine de ta sœur. Bien sûr la fille du bar a fait sa gourde. De toute façon les mecs elle ne les servait pas. Ça n'a pas duré. En voyant deux filles qui se bécotaient, un des types a craché par terre. Les filles c'étaient deux flics de la PAF. Elles ont sorti leurs cartes. Ça a calmé tout de suite les deux gars qui ont filé en regardant leurs chaussures.

— Et ?

— Et rien. Seulement quand elle a appris l'histoire, la copine de ta sœur elle a failli s'évanouir. Après ça on ne l'a plus revue. Ta sœur continuait à venir mais elle ne chopait plus. Voilà.

— C'était longtemps avant son accident ?

— Une semaine. Les filles, elles sont presque sûres qu'il y a un rapport.

— Et toi ?

— Moi ? Je ne sais pas. Je dirais que oui.

## Chapitre 13

Le lendemain je pensais à tout ça dans l'avion. Les jours d'après j'ai eu trop à faire pour faire la connaissance des gars et du bateau pour penser à quoi que ce soit.

Et puis après, on a pêché, beaucoup. La chaîne frigo marchait à fond. Les militaires donnaient un coup de main, ça leur faisait un peu de gratte. Il y avait une bonne ambiance. Les gars du pays étaient vraiment bons. On voyait qu'ils aimaient travailler sur ce bateau. Il faut dire que même pour un Blanc, c'était du trois étoiles.

Maintenant, la mer c'est toujours la mer, et quand on s'est ramassés une dépression pendant trois jours de rang, ça a été misère et galère sur le pont. Mais enfin à l'intérieur c'était sec et chaud et puis Pierrot mettait un bon esprit. J'ai vite remarqué que pour donner des ordres aux locaux il ne le faisait pas directement, il passait toujours par le même gars. Un petit costaud, un qui n'élevait jamais la voix sauf pour rire. C'était Neskib. À cause que j'étais second, j'étais hors quart et je pouvais souvent choisir quand je mangeais. Je m'arrangeais pour déjeuner avec lui. Quand je lui avais dit le nom de mon bateau, il avait souri :

— Comme le livre ? C'est top.

Il avait l'air si content que je lui ai pas dit que je l'avais pas lu. Ni que j'avais jamais lu un livre. J'ai senti que ça aurait cassé l'ambiance.

À force on est devenu bien potes. Il a insisté qu'il fallait que je reste pour le retour :

— Pas que pour la paye. Ce serait bien pour Pierrot et pour moi et pour le bateau.

J'ai trouvé ça un peu dramatique mais très sympa au fond.

C'est vrai que quand on a fait les comptes à M'Bour j'ai vu qu'avec la pêche j'avais ramassé assez de fric et que peut-être que sans Neskib je serais reparti avec l'avion comme presque tout l'équipage. Seulement, ce type, je commençais à bien l'apprécier. Il était dur à la tâche mais restait rigolard. Surtout on avait l'impression que rien ne pouvait l'énerver ni même l'émouvoir. Ça devait irriter ses amoureuses mais moi ça me plaisait. À la mer on est comme une lame posée sur l'enclume des vagues, on prend le marteau du vent en pleine figure et on couine pas.

Pour tout ça je suis resté. Maintenant, si je suis tout à fait honnête avec toi, il faut bien que je t'avoue que j'avais un peu peur de retrouver Murène. Pas de la retrouver elle, plutôt de l'état dans lequel j'allais la retrouver.

On a déchargé les thons gelés. En fait on les a transbordés dans un gros bateau usine japonais et on a appareillé sans traîner. Il fallait quand même compter cinq jours pleins pour rejoindre notre île d'attache.

Le deuxième jour Pierrot m'a appelé sur la passerelle, il était à la timonerie. Normalement il y aurait dû y avoir un homme de quart. Il y avait Neskib et à part ça personne que Pierrot.

— Bien. Il y a des choses que tu dois savoir. Si le retour est payé presque autant que deux semaines de pêche, c'est qu'il y a une raison. On ne rentre pas directement. Demain on va être en vue d'une plateforme de forage désaffectée. Sur la plateforme il y a des gens. Des gens que connaît Neskib. Beaucoup. Presque trois cents. Ils vont venir à bord et remonter avec nous jusqu'aux environs de Piper Alpha. Tu vois où c'est ?

— Oui. Je suppose qu'on laisse les passagers là et qu'on rentre à vide. Je suppose que les passagers ne sont pas des touristes. Je suppose que j'ai plus le choix. T'aurais pu m'en parler à M'Bour, non ?

— Écoute, Pascal. J'avais besoin que tu sois là pour ramener ce bateau. On n'est plus que cinq avec Neskib et Neskib c'est un type efficace mais ce n'est pas un marin. À M'Bour t'avais ramassé presque assez de fric pour pouvoir en rester là. T'as dû y penser. Je me trompe ?

— Non. Mais comment tu sais combien il me fallait ?

— Quand on s'est rencontrés chez Vera, je n'étais pas seul.

Je me suis souvenu du banquier voileux. J'avais un peu les glandes mais bon, on faisait route. J'ai dit OK et j'ai quitté la passerelle. Dehors il faisait frais, la mer était un peu creusée, rien de grave, je me suis encoigné à l'abri d'un canot. J'ai vu la porte étanche à ma droite s'ouvrir et Neskib s'est pointé.

— Bon, t'as l'orgueil un peu chiffonné. Ça se comprend, mais l'orgueil ce n'est pas la dignité.

— On est des dignes passeurs ? C'est ça ?

— Si tu veux, et même, si ça t'arrange on dit que moi je fais le passeur-puant et que toi t'es un digne marin. Le nom qu'on donne aux choses ça compte mais c'est nous qui les donnons les noms alors ce n'est quand même pas si grave...

— Il y a longtemps ma sœur m'a expliqué un truc comme ça. Ça le fait pas. Si t'es passeur puant moi je suis puant passeur.

— Écoute, frère puant. Avec Pierrot et moi, les gens qu'on va transporter, ils vont arriver vivant à la plateforme. De là-bas des vrais bateaux avec des vrais pêcheurs vont les débarquer.

Il a marqué le temps pour appuyer ce qui suivait.

— Les débarquer vivants.

J'ai regardé le pont du bateau, tout propre, tout moderne. C'est vrai qu'à côté des reportages que j'avais vus, on était des humanitaires.

Neskib s'est marré.

— Les humanitaires c'est des Blancs, ils font du boulot de Blanc avec de l'argent blanc. Comme ils sont aisés dans l'ensemble, ils n'en demandent pas plus. Moi je fais un truc de Nègre marron avec de l'argent noir. Comme je suis d'une famille pauvre, mais pauvre, que tu ne peux même pas imaginer, j'en demande davantage.

Je savais pas trop. J'aurai bien aimé parler à ma sœur. Je me demandais comment Murène allait prendre ça. Je sentais que ça devenait trop gros pour moi. Comme Neskib s'en allait pas, je lui en ai parlé pour ma sœur. L'accident, la voiture brûlée, la copine noire et les deux gars pas polis. Il a eu l'air de prendre ça au sérieux.

— Si tu veux je vais demander. Si c'est des Sénégalais, les gars, j'aurai sûrement des infos. Sinon ce sera plus long mais tout se sait. Sauf si c'est des Doms. Ceux-là personne leur parle.

— Les Doms ?

— C'est comme les Roms mais de Syrie. Ils parlent une langue que personne ne comprend. Ils sont dentistes.

— C'est pas commun des dentistes gitans.

— On dit dentistes mais ils ne soignent pas. Ils posent des dents en or ou en diamant. Ce genre de trucs.

Personne n'avait parlé de dents en or ou même en acier. J'ai remplacé au centre.

— Ah ? Et si c'est pas des Doms ?

— Ce qui serait bien c'est que tu me dises où est le bar de ta sœur. J'irai me renseigner. Moi-même.

Le lendemain matin, on était arrivés en vue de la vieille plateforme. Rouille et misère à tous les étages. Le transbordement a pris la journée et à la nuit on faisait route.

J'étais de passerelle mais j'ai quand même fait un tour en bas. Pierrot avait dit vrai. Neskib était un type efficace. Le réfectoire était plein et on y servait un repas chaud que des femmes en boubous bleus servaient. Les frigos avaient été coupés et lavés et ils servaient de dortoirs.

Neskib parlait avec une grande femme. Lui et elle avaient l'air de se connaître et de bien s'aimer. En me voyant il m'a fait signe de venir et il m'a présenté :

— Pascal, c'est Simone, ma sœur. Tu devrais l'épouser comme ça, on serait frères pour de bon toi et moi.

J'étais gêné. En la voyant j'avais pensé à des histoires de putes. Sa sœur lui a collé une bourrade.

— Tu ne veux pas arrêter avec ton folklore de blédard !

À moi elle a dit :

— Je ne sais pas ce qu'il vous a raconté mais c'est sûrement faux. À part ça, je le connais, s'il a fait cette blague débile, c'est qu'il vous aime bien.

— Oh, ça va ! Qu'est-ce que ça a de débile qu'on soit beaux-frères ?

— Faudrait être débile pour croire que c'est toi qui vas choisir pour moi.

Comme c'était total vrai, j'ai lâché sans penser à mal :

— Ça c'est sûr.

Neskib a baissé le nez et Simone a rigolé. On a pris des sodas sur un présentoir et on est allés s'installer à une table. J'ai demandé à Neskib si c'était lui l'aîné. Simone a ri. Elle lui a appuyé sur le nez en lui faisant un bisou. J'ai compris ce qui me remuait chez elle. Elle me faisait penser à ma sœur.

Du coup je lui en ai parlé de ma sœur. J'ai ajouté que ce serait pas forcément à Neskib que les filles du bar allaient en raconter le plus et pourquoi.

Je voyais bien qu'ils étaient choqués mais ils n'ont rien dit. Finalement Simone m'a promis qu'elle irait quand elle en aurait fini avec eux. En disant « eux » elle a montré les gens alentour.

Le lendemain on a atteint une plateforme qui ressemblait beaucoup à celle de la veille, sauf qu'amarrés à ses piliers il y avait une grappe de semi-rigides et même un petit bateau de pêche genre caseyeur mais sans casiers.

Une fois largués nos passagers on a repris la mer. Le lendemain vers midi on a passé la pointe des Anglais il restait cinq heures jusqu'au port. Pile pour la marée.

Quand on a eu fini d'amarrer il faisait nuit et un temps de merde. Ceux qui avaient des femmes sont partis les premiers, elles les attendaient sur le quai, immobiles. Murène m'attendait pas. Normal elle était marin pas femme de marin. J'ai filé chez Vera avec Pierrot et les trois autres qui restaient. J'avais une enveloppe pleine de



billets dans ma veste, une grosse enveloppe pleine de gros billets, des 50 euros et des 100 dollars. J'ai pris deux billets de cinquante et je les ai mis dans la poche de mon pantalon.

On a pris une table avec Pierrot et on a commandé des trucs chers pour marquer le coup. Un moment les autres gars ont décidé de prendre la dernière navette pour aller aux dames sur le continent. Chez nous c'est trop petit, il n'y a pas de putains. Pierrot dormait à bord et il est resté un moment encore. Quand il s'est levé j'ai voulu payer. Il a posé sa main sur les billets.

— C'est des billets de l'enveloppe ?

— T'en fais pas, il en reste. Et en plus j'ai la pêche sur mon compte. Je peux te payer un coup.

— Je sais bien. Mais c'est mieux que les billets de l'enveloppe, tu les dépenses ailleurs.

— Je peux les déposer au Crédit Maritime, non ? On connaît tous les deux le patron.

— Non. Mais tu as raison, on le connaît et il peut t'aider à...

Il cherchait le mot. Plutôt il cherchait un autre mot. Je l'ai tiré d'affaire :

— À les blanchir !

Au lieu de répondre il m'a tendu la main.

— Tu rembarques quand tu veux. On fait deux campagnes par an.

— Je peux faire que la pêche ? Pas le retour.

Il a fait non avec la tête :

— Tu fais le retour.

Et il est parti.

Le jeudi, il y a toujours des types qui se retrouvent chez Vera pour chanter et boire. On était jeudi, je les connaissais tous alors j'ai bu avec eux et un moment j'ai même chanté.

Finalement Vera m'a gardé à dormir. Le matin j'étais moitié frais. J'ai décidé de laisser mon sac à Vera et d'aller à la maison par la corniche. C'était plus court et on voyait la mer.

Avant même d'entrer j'ai vu que les rideaux avaient changé. Murène était à la table. Elle s'est levée. Elle portait un vieux pull à moi et ses chaussons fourrés, ceux en forme de lapin. Elle était ridicule, elle était toute petite, elle était magnifique, surtout elle était là. Je l'ai prise contre moi. J'ai juste dit comme on crie « Terre ! » :

— T'es là !

Elle a ri en se collant.

— Tu sens Vera. Va te laver Casanova.

Elle m'a pas laissé seul pendant que je me douchais. Elle s'est assise sur les chiottes. J'ai pas cessé de lui parler. En me douchant et en m'essuyant et en me peignant, j'ai pas cessé.

— Avec tout ce fric on part en vacances. Obligé !

— Obligé !

On riait comme des gosses à Noël.

— On prend l'enveloppe et on part en Thaïlande.

Elle a fait :

— Tu veux des massages avec des petites filles ? Non, on part au Maroc.

— Tu veux des massages avec des petits garçons ? Non, on part à Las Vegas.

Je l'ai emmenée sur le lit et puis déshabillée et puis baisée. Sans doute que j'ai pas brillé. Vera était passée par là.

On a fait semblant de se chercher encore cinq minutes. Quand on en a eu marre de jouer aux cons. Je l'ai plaqué sous moi et j'ai posé la main sur sa bouche.

— On va aller la voir, ta mer aux vagues courtes. Tu vas me les faire voir tes vents de flamenco et ton île mystérieuse...

Elle a fait oui avec les yeux et je l'ai relâchée. C'est comme ça que le lendemain j'ai mis des vêtements chauds dans ma grosse valise et je l'ai chargée dans le coffre, à côté d'une autre plus petite. Je sais pas où elle l'avait trouvée. En tout cas c'était pas la grosse à roulettes avec laquelle elle était arrivée.

## Chapitre 14

J'ai pris mon fusil aussi. Le même que celui que je trimballe aujourd'hui. Comme pour le gros bateau jaune qui attendait qu'on se charge. C'était le même. Cette fois-ci, il m'a paru moins grand que la première fois. Il était très jaune et très neuf. Il était presque vide comme la fois avec Murène. On n'avait pas mis un quart d'heure à rouler à bord.

Après le bateau de Pierrot je le trouvais pas impressionnant le ferry. La cabine était moins bien équipée que celle sur le *Sea Lion*, mais j'étais avec elle et j'étais en vacances, comme un citoyen. On est allés regarder l'appareillage et après on est rentrés au chaud.

On a mangé dans un restau avec des nappes en tissu. Le serveur en faisait des tonnes. On est vite partis au bar. Il y avait un type gras qui chantait de la soupe. On est allés se faire l'ambiance tous les deux dans notre cabine. Il restait de la houle d'une tempête d'hiver qui avait cessé tout juste la veille. On l'avait dans le dos donc c'était confortable.

Le lendemain matin la mer était calme, le genre de mer d'après les coups de vent, l'ogre endormi qui suce son pouce. Il faisait encore nuit quand on est descendus à la voiture.

À l'ouverture des portes je l'ai vue, elle occupait tout l'horizon derrière la petite ville endormie. J'ai garé la voiture un peu à l'écart. On avait un peu froid, je crois. Murène était tendue. Je l'ai serrée.

— Ton île, c'est pas une île, c'est une montagne à la dérive. Un iceberg de granit.

— Ce n'est pas « mon » île. C'est le contraire, c'est moi qui suis à elle.

On est sortis de la ville et on a pris une route large et déserte. On était sans doute tout près du rivage mais un mur presque ininterrompu de maisons et de boutiques fermées nous séparait de la mer. Un vrai mur de murs.

— Dis donc, ils ouvrent drôlement tard ici. Il est presque 8 heures !

— Ils ouvrent en mai.

Pour finir on a trouvé une boulangerie qui était allumée. Des chaises et des tables en plastique, *BeaufTV* sans le son. La serveuse avait l'air fatiguée. De la vieille fatigue, de celle dont on ne se repose pas.

Murène a montré un long bâtiment gris sans étage, comme des boxes de garage, mais en plus large. Des rideaux de fer rouillés.

— Au printemps, ils arrivent avec le matériel et du personnel exotique. Pendant tout l'été ils traitent gentiment le touriste et en octobre ils partent en Thaïlande. Ils laissent une liasse ou deux à des types d'ici qui se prennent pour de super entrepreneurs.

La serveuse est arrivée avec nos cafés. Elle est restée un moment à papoter. J'ai compris qu'elle avait été d'ici avant d'épouser sa seringue. Apparemment elle rentrait tout juste de son voyage de noces à Bangkok.

Les chiottes étaient immondes. Par le fenestron on voyait la montagne.

À partir de ce moment c'est elle qui a conduit. On est montés d'abord tout droit et puis en lacets. Il y eut une forêt de châtaigniers et puis un village tout en longueur. Devant les maisons de pierre il y avait des tas de bois et beaucoup des cheminées fumaient.

— À partir de maintenant t'oublies la mer.

Vers midi on a passé un col et Murène s'est garée. Elle a coupé le moteur et on est descendus. Il y avait une éternité de ciel et de granit alentour mais je la sentais oppressée. Elle s'est collée contre

mon dos et elle m'a montré un clocher et trois maisons sur la pente en face.

J'étais à moitié heureux. Pour moi, à moitié c'était déjà beaucoup.

— C'est ton village ?

— Le village de mon père. On y montait dès qu'on pouvait. J'étais toute petite mais je savais que la vraie vie, c'était là.

Elle s'est assise sur un rocher et m'a fait signe de venir à côté d'elle.

— Je t'ai dit pour la photo.

— Celle avec les pénitents ? C'était dans ce village ?

— Non. Plus loin, plus haut. Après le meurtre de la petite, mon père a dû se cacher. Ce n'était pas difficile, ça ne l'est toujours pas. Le couvert est si dense que parfois des chiens s'y perdent. Tous les dimanches ma mère et moi on lui portait des affaires. Il m'embrassait, il me repoussait, une ou deux fois il a pleuré.

Elle s'est arrêtée de parler pour me montrer deux gros oiseaux sur une branche.

— Une fois, il m'a appelée Giulia, comme la fillette qu'il avait tuée. Après je n'avais plus voulu monter le voir de presque tout un mois. Un été a passé et un automne. Le truand avait fini par se faire tuer par un autre que mon père. Une femme est venue voir ma mère en ville. Le dimanche d'après, elle est venue avec nous.

Elle a frappé dans ses mains. J'ai sursauté. Les deux oiseaux se sont envolés et la branche s'est mise à se balancer. On a attendu que ça se calme et Murène a repris :

— La femme a dit à mon père : « Tu as deux filles maintenant. Maria tu l'as eu avec ta bite, Giulia avec ton fusil. » Ma mère lui a tendu le sac avec ce qu'on avait monté et lui a montré le chemin qui s'enfonçait sous les chênes. Ma mère avait un cousin pêcheur sur le continent. On est parties s'installer chez lui. Pendant sept ans je ne suis pas retournée sur l'île. Je m'étais mise à détester la ville où on habitait et autour aussi. Des vignes et des étangs et l'été les touristes qui recouvraient tout. Heureusement le cousin me prenait avec lui chaque fois qu'il pouvait.

— C'est là que t'as appris le métier ?

— C'est là que je me suis mise à aimer la pêche. Le cousin de ma mère, je lui disais « mon oncle ». Pour le rapprocher de mon père sans doute. Pour moi, il avait installé un petit siège à côté de lui. Le dernier filet tiré, il bloquait la barre et il me racontait des histoires. Des histoires avec des chiens et des sangliers. Il me parlait des sorcières aussi. Pour les pénitents du Vendredi Saint c'est lui qui m'a expliqué. La croix et les chaînes. Comment le pénitent arrivait sur l'île souvent des mois à l'avance et se cachait chez des prêtres, c'est lui qui me l'a raconté.

— Les prêtres, ils demandaient rien ?

— Demander quoi ? Il n'y a que l'évêque qui sait. En soixante-deux, le pénitent était très grand, ils disaient que c'était de Gaule. Pour rire. Le *Perdonnu* c'est lui qui me l'a appris aussi. J'avais pris l'habitude de le chanter les matins-nuits d'hiver en montant vers l'école. Bien sûr que les autres grosses m'ont entendue...

— Ils t'ont moquée ?

— Non. Ils ont pris peur. Ils m'appelaient « la sorcière ». Ils ne jouaient plus jamais avec moi. Je m'en fichais, je n'aimais pas jouer. Mon temps libre je le passais sur le chalutier du cousin-oncle ou bien je prenais mon vélo et je longeais l'étang. Je hurlais pour effrayer les oiseaux, je parlais aux hippocampes...

Je sentais qu'elle se perdait dans sa tête. J'ai posé ma main sur sa jambe et elle a continué :

— Un jour je me suis éprise d'une brindille. Je l'ai gardé à la main partout pendant des semaines. Un autre jour la lettre est arrivée. Il annonçait que le prochain pénitent, ce serait lui. J'ai réfléchi et j'ai décidé d'y aller pour l'aider. J'en ai parlé à ma mère qui m'a giflée. Elle a hurlé : « Il ne demande pardon ni à Giulia, ni à sa mère, ni à toi, ni à moi. Il demande pardon à Dieu. » Elle m'a prise dans ses bras et puis regiflée. Elle a dit : « Dieu lui pardonnera, c'est un homme, mais moi jamais. »

— Et toi, tu lui as pardonné ?

— Bien sûr que non.

Ça lui avait pris du temps de raconter tout ça et le soleil n'était plus sur nous. On s'est ébroués et on est remontés en voiture. Je

me suis dit que son histoire elle n'avait pas dû l'avoir racontée souvent. J'avais raison. Aussi j'ai pensé que l'avortement ça avait à voir avec Giulia.

## Chapitre 15

Au lieu de continuer vers le village, on a pris une petite route qui montait de biais à travers la forêt. Assez vite on est arrivés à une auberge un peu chic, très déserte.

Un type en treillis a tourné le coin de la grosse maison. Il poussait une brouette pleine de bûches. En nous voyant il l'a posée et est venu nous saluer. Murène lui a parlé dans une langue que je connaissais pas. J'ai rien dit mais ça m'a fait une impression bizarre. Un peu comme quand tu croises sans prévenir l'ex de ta femme. T'as beau savoir qu'elle a été mariée ça remue la vase...

Le type me regardait presque pas. En parlant il fixait Murène.

Finalement je l'ai suivie vers la voiture. Pendant qu'on déchargeait les valises, elle a résumé :

— C'est fermé mais le patron dit qu'il peut nous chauffer une chambre. Par contre pour les repas il faudra manger la même chose qu'eux.

Elle a posé sa valise et m'a montré l'étui du fusil.

— Tu l'as pris, lui.

— C'est un problème ?

— Une solution peut-être. Dis-en un mot au patron avant de rentrer sous son toit avec une arme.

Le type a eu l'air content que je chasse. À cause de comment il était habillé ça m'a pas surpris.

On s'est installés et puis on a mangé. Du cochon, du jambon et du pâté de petits oiseaux. Tout était bon. La jeune femme qui servait



regardait elle aussi Murène comme si sa tête lui disait quelque chose. Au dessert ils sont venus avec une bouteille d'alcool et quatre petits verres.

Ils étaient contents de voir du monde, ça se sentait. Quand on a dit qu'on était pêcheurs et collègues mais ensemble aussi, la femme a souri à son mari :

— Tu vois bien, ils sont comme nous.

Le gars a fait remarquer qu'ils n'étaient pas pêcheurs du tout eux. On a ri.

Les jours d'après on a marché alentour. Murène savait toujours où on était. Je la suivais. Elle allait d'un pas lourd et lent, pas du tout comme en mer. Je ne voyais pas son visage mais j'étais certain qu'elle ne souriait pas.

Ses cheveux avaient un peu poussé. Elle était coiffée comme une châtaigne.

Dès le premier soir Anton et Luisa étaient venus manger avec nous. Ça m'a fait plaisir mais j'ai senti que Murène se fermait. Par égard pour moi tout le monde parlait français. Anton m'a proposé de chasser avec lui.

Au deuxième verre, Luisa a fait remarquer.

— À vous voir, j'ai bien vu que vous étiez d'ici.

Anton a regardé son verre.

— Et même d'ici, ici.

J'ai rien dit. Murène a juste répondu :

— C'est parce que je ressemble à mon père.

Le cinquième jour j'ai eu un coup de fil de Neskib. Ils étaient rentrés, lui et Simone. Il voulait savoir si je voulais toujours savoir. Bien sûr que j'ai dit oui ! Il parlait doucement.

Après l'accident, les gendarmes m'avaient montré des photos : les traces de pneus sur le talus, la carcasse toute noire de la voiture écrasée sur les rochers en bas de la falaise. Ils avaient d'autres photos mais j'avais refusé de les voir.

## Chapitre 16

Anton m'avait prévenu.

— On tire que les oiseaux, sinon c'est trop dangereux pour mes chiens.

À dix heures on avait fait six perdrix. Lui quatre et moi deux. Il avait l'air de trouver que je m'en sortais bien. On s'est posés sous un châtaignier. Il m'a tendu un gobelet de café chaud. Je lui ai fait remarquer qu'on avait pas mis de trucs orange fluo, même pas une casquette. Il a ri.

— Pourquoi ? On n'est pas des cantonniers ! Ne t'en fais pas, entre la crête et le torrent il n'y a que moi qui chasse.

Je voyais qu'il avait quelque chose à dire. Pour aider j'ai lâché :

— Pour son père, je sais.

— Pour son père tout le monde sait. Écoute, à l'auberge tu restes tant que tu veux et elle aussi mais c'est pas la peine que tu descendes au village. Tout le monde pense et moi aussi qu'elle est venue tuer son père. Tant que tu es là, elle ne fera rien.

Plus tard, on marchait sur la route, il a repris :

— Luisa dit que vous devriez avoir un enfant. Luisa, elle croit que les enfants ça guérit de tout.

— Et toi ?

— Moi j'en veux trois. Le premier est en route.

— Félicitations et tout. Mais je te demandais si tu croyais que les enfants ça guérit de tout.

— Moi je crois que si vous avez un fils avec Maria, il faudra qu'il tue son grand-père.

Le dimanche d'après, en trouvant les placards de la chambre vide et ma valise faite, j'ai repensé à cette conversation. Il y avait une lettre aussi. Je l'ai prise sans l'ouvrir.

Je l'ai posée sur le siège à côté de moi et j'ai pris la route vers la côte, vers le ferry. La route qui partait. Arrivé au col où elle m'avait parlé, je me suis arrêté pour la lire sa lettre de merde. Elle faisait pas trois lignes. Elle avait juste marqué d'une petite écriture de mésange :

*« Je suis toujours ta femme mais là j'ai à faire. Je t'embrasse. »*

Je crois que j'ai maugréé jusqu'au port. Je m'adressais à elle mais jamais je lui aurais parlé comme ça. Pour pas commencer à monter dans les tours je me suis forcé à repenser à ma sœur.

Les flics n'avaient pas insisté pour que je regarde les photos de..., du..., les photos prises de tout près. En revanche, ils m'avaient expliqué que les traces sur la route et le talus elles n'étaient pas raccord. D'abord, des traces sur la route, il n'y en avait pas. D'après eux elle aurait dû freiner sauf si elle était inconsciente. Par contre sur le bas-côté, des traces, il y en avait trop. Comme si elle s'était garée puis qu'elle avait manœuvré pour se mettre en face du trou. Le chef des enquêteurs m'avait fait remarquer :

— Comme pour un suicide.

J'ai dû avoir l'air tellement sidéré qu'il a vite ajouté que d'après sa collègue, c'était pas le genre. Ce qu'il voulait me dire c'est qu'ils enquêtaient encore.

Le ferry était le même qu'à l'aller et le même qu'aujourd'hui. À croire qu'il n'y en a qu'un sur cette ligne. Je suis pas allé dîner. J'avais un pot de miel que Luisa m'avait donné et des biscuits très

bons. Anton, lui, m'avait offert un litre de la gnole qu'il nous avait fait goûter le premier soir.

Ils m'avaient accompagné jusqu'à la voiture. Avant de monter je leur ai posé une question qui me grattait un peu :

— Pourquoi vous l'appellez Maria-Reina et pas Murène ? Je croyais qu'il n'y avait que sa famille et moi qui faisions ça.

Anton avait fermé son visage.

— Sa famille et toi, c'est pareil.

Luisa avait souri gentiment.

— Murène c'est son cousin par sa mère qui avait trouvé ça pour quand elle faisait la tête. Maria-Reina, quand elle était bébé, sa mère l'appelait *Stragna*. Ça veut dire l'ombrageuse, la fière. Mais *Stragna*, ça ressemblait trop à Strega. *Strega*, c'est la sorcière, on n'aime pas trop en parler.

Je leur ai raconté que les gosses de son école l'appelaient comme ça, « la sorcière », et ils ont hoché la tête.

J'aimais bien ces gens. Ils étaient généreux et discrets. Si ça se trouve, eux aussi ils nous aimaient bien...

La mer était comme à l'aller mais là, on la prenait de face. Une assez grosse mer et dans ce bateau presque vide, ça faisait du vacarme. Vers minuit on a frappé à ma porte, des coups de merle à la vitre. C'était une très vieille dame, très petite, dans une robe de chambre rose avec des fleurs bleues. Elle m'a demandé si le bruit c'était parce qu'il y avait un problème. Je l'ai rassurée. Elle m'a bien écouté et puis elle a tourné la tête et dit très fort à quelqu'un que je voyais pas :

— Le monsieur dit que tout va bien. Que c'est une tempête mais normale. Qu'on ne sera même pas en retard si ça se trouve !

Elle m'a remercié. Le lendemain on est arrivés avec deux heures de retard et j'ai cherché au bar où je prenais le café si je voyais pas la vieille dame mais elle n'était nulle part.

J'avais pas dormi tant que ça et il me restait onze heures de route avant d'être chez moi.

Le soir tombait encore tôt et j'étais fatigué. Je me suis arrêté dans une boîte à dormir. J'avais la tête pleine et le cœur vide. J'ai rêvé d'une boîte rectangulaire pleine de murènes emmêlées. Tellement de murènes qu'il n'y avait plus de place pour l'eau. Elles roulaient, glissaient, se tordaient, lentes. Toutes elles avaient les yeux fermés. Ça avait été une sale nuit. Je suis reparti vers 4 heures.

Je suis arrivé à temps pour choper la navette de 8 heures. Je ne suis pas allé à la maison. Je suis allé au port voir *Le Mort*. À cause de la marée il était plus bas que le quai. J'aurais pu aller chercher une échelle mais il n'y avait rien qui me pressait. Je l'ai regardé d'en haut, de côté et puis de devant. Je lui ai trouvé l'air solide, lourd et solide. Un bon bateau.

Chez Vera, ça n'était pas ouvert mais le rideau était levé et je l'ai vue à l'intérieur qui passait la serpillière. Elle avait une chemise de bûcheron sur une robe blouse et un foulard autour de la tête. Elle ressemblait à rien. Je lui ai trouvé l'air solide, lourde et solide.

Elle était contente de me voir.

— T'as l'air fatigué, toi. Va t'asseoir à droite du bar, là où c'est sec, et bouge pas. Je finis ça et je t'amène un café.

Elle a fini ça et est venue avec deux cafés et ses cigarettes.

— Murène m'a appelée hier. Elle te dit qu'elle va bien. À moi elle a dit que t'irais mal. Tu vas mal ?

J'ai trouvé qu'elles s'entendaient vraiment bien ces deux-là.

— Pas encore.

— La chambre en face de la mienne est libre. Vas y poser ton sac et pars débâcher *Le Mort*. Je t'attends à déjeuner.

## Chapitre 17

Les mois qui suivirent ont fini par faire une année et la moitié d'une. Je n'étais pas resté chez Vera bien sûr. J'avais rouvert la maison et fait livrer du bois. J'avais mis les volets à la chambre du haut et la plupart du temps je dormais sur le canapé.

À la fin du printemps ma mère est morte. Elle ne m'avait rien dit mais cela faisait des années qu'elle était soignée pour un cancer. Le cancer avait mal tourné. La mère de Loraine était avec elle et c'était allé trop vite pour qu'elle m'appelle. On a rouvert le caveau et on l'a descendue à côté de mon père. Ma sœur était dans une niche, un peu sur le côté. En face il y avait une place vide.

Après le cimetière, j'ai tourné un peu et j'ai pris mon ordi. Je suis resté un bon moment comme ça, les poignets sur la table, les doigts écartés.

Finalement j'ai écrit à Anton et Luisa. C'est Luisa qui a répondu par une lettre en papier. Elle disait :

*De mille petits riens faisons l'inventaire. C'est ma mère qui commençait ses lettres comme ça.*

*Il pleut, il a plu toute la nuit et il devrait pleuvoir aujourd'hui et demain. La terrasse est toute recouverte d'eau et les montagnes de brumes.*

*J'ai pensé à toi bien sûr, à ta mère aussi et à vous.*

*L'île fait bon accueil aux morts. Dans les jours qui viennent j'irai mettre à la cathédrale Saint-Roch un petit cierge. Pour toi et pour tous mes morts et pour ta mère et pour son père aussi.*

Elle finissait sur des gentilleses. Dans le bas, Anton avait rajouté au crayon gris :

*Elle déconne, ta Maria, mais on est là.*

Et puis :

*Mon fils est né et bien né. Il s'appelle Roch. Je ne l'ai pas appelé Pascal. Qu'est-ce que tu croyais ?*

J'ai souri à la lettre. Il était comme ma sœur celui-là. Un cœur de baleine et des oursins plein la bouche.

Murène m'a pas écrit, mais j'ai reçu un mot un peu raide qui commençait par « *Ma fille m'a dit...* ». C'était signé « *La maman de Maria-Reina* » mais c'était pas la peine, j'avais compris.

Pour la pêche, Neskib m'avait envoyé un grand gars, un Sénégalais : Jean, un bon marin, souriant et dur à la peine. Il m'avait demandé la permission de dormir à bord et bien sûr que j'avais dit oui. Pour les repas, assez vite j'avais compris qu'il ne mangeait pas comme nous et qu'il ne buvait pas d'alcool. On échangeait des sourires et des pâtisseries. Aussi, il faisait un thé très bon et très fort.

Parfois, il disparaissait un jour ou deux. Depuis que Murène m'avait planté, j'avais fait une campagne avec Pierrot et Jean était venu avec nous mais pas Simone.

Comme la première fois on est revenus avec du fric plein les poches. J'ai été étonné que Jean demande à reprendre sa place sur *Le Mort*. Je lui ai posé la question direct vu qu'on était bien pote. Il a ri mais comme il disait rien, c'est Neskib qui nous a tirés d'affaire :

— T'as pas compris. Jean, il est intelligent. Il te regarde, il apprend et quand il saura tout ce que tu sais, il te fichera à l'eau et il repartira chez lui avec ton bateau.

J'ai ri et Jean a secoué la tête, comme un cheval qui chasse un taon.

— Neskib dit des bêtises. *Le Mort* il a besoin d'eau pour flotter. Chez moi on peut marcher sur le fond jusqu'à un kilomètre en mer. On a des bateaux tout plats.

— Neskib dit des bêtises, on est d'accord. Et puis t'as le droit de pas m'expliquer.

J'ai appelé le serveur pour qu'il nous ramène des bières. Jean a dit quelque chose que j'ai pas compris. Le gars est revenu avec trois bières. Neskib a fait celui qui ne voyait rien. J'ai poussé une des bouteilles vers Jean.

Il a baissé les yeux et fait remarquer en la prenant :

— Dieu est miséricordieux.

Neskib a levé sa bouteille vers le ciel. Jean a bu une gorgée et tapé le col de la sienne contre les nôtres. On voyait qu'il avait pas l'habitude.

— Moi aussi j'ai une sœur. Comme Simone et comme toi. Les deux chacals qui se sont collés après la tienne, je veux que personne raconte les trucs qu'ils ont faits à la mienne.

J'ai regardé Neskib qui a regardé sa bière. J'ai dit à Jean :

— On n'a qu'à les chercher et puis les tuer. On a l'habitude de travailler ensemble maintenant.

Tout le monde a eu l'air soulagé. Jean a posé sa bière.

— C'est vraiment pas bon ce truc.

Du coup on a regardé Neskib.

— Simone est retournée dans la boîte de ta sœur. Elle a parlé à des femmes. Elle leur a montré des photos. La plupart des nanas faisaient pas trop la différence entre deux Arabes qui se ressemblaient. Il y en a une qui lui a demandé pourquoi elle lui montrait une photo de Kadhafi. Bref, elle a eu du mal mais de fil en aiguille elle a trouvé des traces et elle est revenue avec le nom de leur tribu.

J'ai pas compris ce qu'il voulait dire par tribu. Pour moi les tribus c'étaient des histoires de Sioux et de Comanches. C'est Jean qui m'a expliqué. Qu'au nord du désert c'était le pays des tribus, comme



des familles mais très élargies. Des nomades un peu bergers, un peu pillards. Depuis quelque temps ils contrôlaient la route du nord. Au début ils se faisaient payer pour guider les migrants, maintenant ils se faisaient payer pour ne pas les empêcher de passer. Les prix étaient les mêmes.

Neskib était moitié à l'aise. Jean a continué.

— Neskib il m'a demandé trois mille euros. Mais pour ça il m'a fait traverser le désert et la mer et il m'a trouvé un boulot : toi ! C'est pour ça aussi que je vais retourner sur *Le Mort*. Pour faire venir mon petit frère.

Neskib n'était plus du tout à l'aise pourtant Jean n'avait pas l'air de lui en vouloir. Des semaines après on avait reparlé de tout ça et il m'avait raconté pour Neskib.

On arrangeait la grande senne. On était assis face à face avec le filet entre nous.

— D'abord Neskib c'est pas un vrai prénom. Il a inventé ça en se faisant des papiers. Il a collé la première syllabe du café soluble et un truc d'ordinateur. Nes-Kib. Ça sonnait bien. Avec sa parole fluide et ses papiers, il s'est fait embaucher par une ONG blanche. Il avait un tee-shirt avec le nom de l'ONG et il conduisait leur Toyota. Il aidait beaucoup de monde à faire beaucoup de choses. Les Blancs l'aimaient bien, quand il y avait la télé, ils l'appelaient toujours. Bon un jour, un type de la police qu'il n'avait pas graissé, un gradé, a demandé à parler au chef de l'ONG. Il lui a expliqué que Neskib faisait tout payer. Chaque service, chaque adresse, chaque kit santé. Pas beaucoup à chaque fois, mais tout. Moi je trouve qu'après tout il bossait. Non ?

— Dans un sens.

— Bon. Mais le Blanc ONG il a pas aimé. Ils l'ont viré et repris le tee-shirt et bien sûr plus de Toyota. Neskib s'est barré sans protester ni rien. Avec tout le réseau qu'il avait, il a monté son agence de voyages. Il n'est pas moins cher que les autres mais avec lui on arrive vivant. Ça fait une différence. Non ?

— Une grosse.

On est arrivés sur un endroit où le filet était vraiment abîmé et on s'est concentrés sur ce qu'on faisait.

J'ai revu le corps de la femme. Elle s'était prise dans un chalut, c'était il y a longtemps, mon père était encore là. Le *Marie-Pierre* avait appelé et au lieu d'aller décharger à la criée, il était venu s'amarrer au quai de la navette. La police et une ambulance étaient venues. En les attendant, les gars avaient couché la femme sur une bâche. Elle était gonflée et couverte d'algues, autour du cou elle avait un gros morceau de filet bleu qui lui faisait comme une écharpe. J'étais parti pleurer derrière la guérite où on vend les billets.

Oui, Jean avait raison, ça faisait une différence.

On n'avait pas fini avec le filet mais il commençait à faire sombre et on avait encore toute la journée du lendemain. Comme on était partis à parler, je suis resté à boire un thé avec lui.

— Dis, Jean, pourquoi il nous aide Neskib ? Je veux dire par rapport à nos sœurs. Il m'a rien demandé, pourtant, lui et Simone, ils y passent du temps.

— C'est Simone qui a décidé. Elle avait décidé pour moi et toi elle t'a ajouté.

— Ah ? Et Neskib, il fait tout ce qu'elle lui dit ?

— Presque tout et puis tu sais bien qu'il nous aime bien.

J'ai levé mon mug de thé et il a rigolé. On a porté un toast à Neskib.

## Chapitre 18

Au quatrième voyage, on était les mêmes. Pierrot, Jean et moi pour la pêche et Neskib pour le retour. J'aimais pas trop appeler ça « l'agence de voyages », comme faisait Pierrot et Nes. Je trouvais que c'était ironique. Je repensais à la femme avec son filet en écharpe...

La pêche avait donné moyennement. Des bourges d'une ONG anti-pêche avaient fait chier et on avait eu un contrôle du comité européen des pêches. Pour le contrôle on était en règle et pour les amis des poissons, ça s'était arrangé. On leur avait cassé la gueule et foutu leurs caméras à l'eau et voilà tout. Mais ça faisait deux jours de perdus.

Simone nous a rejoints pour le retour. Elle a parlé à Jean qui m'a pris à part.

— Les gars qu'on cherche sont à attendre sur la première plateforme. Ils accompagnent un groupe.

— C'est eux ? C'est sûr ?

— Pour ta sœur, oui. C'est sûr et certain. Mais pour la mienne c'est presque sûr.

— Seulement « presque ».

— Ce qu'ils ont fait, c'est eux et c'est certain. Mais ils ne l'ont pas fait qu'une fois et il n'y a pas qu'eux qui le font. Mais ça me suffit. Je suis avec toi.

Simone est venue avec nous. Elle ne souriait pas. Elle avait une tablette. Une de celles qu'on appelle durcies, étanches et blindées. Elle a affiché des photos. Deux types avec des sales gueules et des voiles bleus et blancs et les mêmes en jean. Elle a fait défiler des portraits qui me disaient rien, des hommes et des femmes, noirs sauf les deux types.

Elle a ralenti le défilé et elle a bloqué une photo qui me parlait. On y voyait sur fond de restau chic mon banquier du Crédit Maritime qui mangeait avec les deux hyènes.

— Voilà, ça n'a pas été si difficile. On a retrouvé la copine de ta sœur. Elle est à moitié folle à cause de ce qu'ils lui ont fait. Ta sœur avait essayé de la cacher mais ils l'avaient retrouvée, attachée et balancée dans le coffre de leur voiture. Plus tard ils étaient revenus, ils puaient l'essence. Après elle ne se souvient plus. Ils l'ont vendue à un mac espagnol. Elle bosse dans un bordel près de la frontière. Elle dit que si vous tuez les hyènes, elle témoignera, sinon elle ne dira rien.

Simone s'est tournée vers Jean.

— Pour ta sœur on ne sait pas. Juste que ce qu'ils lui ont fait c'était pareil.

Jean a hoché la tête, il a répété :

— Ça me suffit.

Simone était émue, ça se voyait.

— Maintenant on a des problèmes à régler. Avec Neskib et avec Pierrot. Ils ne veulent pas des hyènes à bord. Ils disent que c'est trop dangereux. Je crois qu'ils ont raison.

Comme on ne disait rien, elle a senti qu'il fallait expliquer.

— Si on y arrive avec les voyageurs, c'est parce qu'ils ont confiance en nous. Trois cents contre vingt pendant deux jours, vous voyez.

On voyait, on savait.

— Si les deux sont à bord les autres vont croire qu'on marche avec eux. Ils vont devenir fous de peur. On ne pourra pas les calmer. Donc ce qui est prévu, c'est qu'à la plateforme, ils nous attendent

avec des semis-rigides sans moteur et qu'on s'occupe du transbordement.

Pierrot et Neskib nous avaient rejoints. C'est Pierrot qui a continué :

— La météo est moyenne. On ne pourra pas venir trop près. Alors on va mettre le skiff à l'eau et s'en servir pour les remorquer.

Le skiff c'est une grosse barque très lourde et très puissante que les thoniers trimballent. On s'en sert pour refermer le filet sur les thons. Elle est posée sur une rampe à l'arrière et on peut mettre à l'eau et ramener à bord même si la mer est pas bonne.

— Ce qui est prévu c'est que les deux affreux ils contrôlent l'embarquement depuis la plateforme et nous, on assure le remorquage et l'accueil ici. Comme ça, ils ne montent pas à bord, ils ne s'approchent même pas.

Jean m'a regardé.

— Ça nous arrange pas.

Simone a fixé son frère et Pierrot. Neskib a pris la parole pour la première fois.

— D'habitude les voyageurs ont payé leur passage jusqu'à la plateforme au départ aux passeurs et ils nous payent à nous le reste en montant à bord. Là j'ai dit aux cousins Danesh...

C'était la première fois que j'entendais leurs noms :

— Danesh c'est encore un nom fabriqué comme Neskib.

C'était très con parce que c'était pas Neskib qui m'avait raconté pour son nom. Il a tiqué mais pas quitté.

— Danesh c'est un nom de ville.

— Ils viennent de là ?

— Non, mais leur père y a été pendu en 2000. Je peux continuer, là ?

J'ai fait oui.

— Donc, j'ai parlé aux cousins et je leur ai expliqué que ce serait mieux si on s'occupait de récolter tout le fric avec Simone et qu'on leur donne leur part à la livraison. Comme ça, il n'y avait pas d'embrouilles entre migrants vu qu'en général ils ont le fric pour le voyage et pas plus.

— Ils ont accepté ? Ils ont confiance !

Jean a rigolé. Probable qu'il avait déjà compris.

— Bien sûr que non ! Ils ont proposé de ramasser tout le fric et de nous donner notre part à la livraison.

— Et vous avez accepté ?

— Pas tout de suite. Mais ils voulaient plus entendre parler de l'ancien système où chacun ramasse son fric. On est allés au clash, et ça a marché. Ils m'ont pris à part et proposé un bonus pour convaincre Simone.

— Ta sœur ! Ils ont pas de figure.

— Jamais ils penseraient que c'est ma sœur. À cause qu'elle est tellement plus noire que moi. Donc on va faire tout comme avant sauf qu'avec le dernier groupe il y aura les Danesh et leur sacoche de billets et peut-être des gars à eux. Quand ils repartiront il y aura vous dans le skiff avec un Stinger.

Jean a demandé ce que c'était ce truc qui portait un nom de maillot de bain et moi j'ai fermé ma gueule parce que j'avais dit assez de conneries comme ça.

C'est Pierrot qui a expliqué.

— Un Stinger. C'est un missile. Un vieux truc américain. La CIA en avait filé aux talibans contre les Russes. En principe c'est des missiles contre les avions et les hélicos, guidés par infrarouge. Mais maintenant on trouve des versions en solde sans le système de guidage. Tu vises et tu tires, faut bien viser, c'est tout. La charge est la même, suffisante pour faire exploser un hélico ou un petit bateau.

— On a combien d'essais ?

— Tu rigoles ! En solde c'est 15 000 € ! Un essai et tu me dois 15 000 €. Même si tu rates. Mais tu ne peux pas rater, c'est comme balancer un harpon à une baleine dans une baignoire. Tu t'approches, tu tires et tu te tires.

J'étais pas top. Pas à cause du prix, à cause de ce truc anti-hélico pas guidé.

— « Je » ? J'ai jamais pêché la baleine ! J'ai même pas fait l'armée.

Jean m'a regardé en biais.

— Moi si ! Et longtemps et pas qu'un peu. Je n'ai jamais eu de missile, j'étais trop jeune mais au lance-grenades on m'appelait Noah.

Jean, j'étais drôlement content de l'avoir comme équipage et même ami. Il a pris un air que je lui avais jamais vu :

— Pascal il se met à la barre et il m'amène pas loin des Danesh. Pas trop près non plus. Ils ne vont pas mettre longtemps à comprendre et les Kalach ça fait des trous. Des trous pas chers, des trous de fauchés mais des trous quand même...

Pierrot a trouvé l'idée.

— Toi, tu vas faire comme si vous ameniez le skiff sur sa rampe à l'arrière. Tu feras une boucle au bon moment. Ça te laisse une minute pour aller sur eux. Jean, tu seras planqué, allongé derrière le bâti du moteur, et au dernier moment tu te mets à genoux et tu cales ton canon sur le plat-bord.

Ça m'a paru bien. Jean aussi avait l'air content.

## Chapitre 19

Le lendemain on était sur zone. La mer avait pas lu la météo et elle creusait vraiment. Pierrot a mis en panne à deux cents mètres de la plateforme. Dans les creux, elle disparaissait presque. C'est pas comme si on avait eu le choix, fallait y aller.

On a mis le skiff à l'eau, j'ai pris la barre et Jean s'est placé à l'avant. On oubliait le coup de la planque. C'était juste normal qu'on soit deux à manœuvrer avec ce temps. On avait tout mis : les salopettes, les bottes, les gros cirés et nos harnais.

Sur les cinq embarcations qui avaient amené les migrants, deux étaient trop faibles. Il restait deux gros semi-rigides et un radeau de sauvetage de paquebot. Le radeau c'était un soixante places. De ceux qu'on voit sur les bateaux de croisières dans des containers blancs. On peut les remorquer si on va tout doucement. On a réfléchi, c'était pas possible qu'ils aient tiré ces trucs pleins de monde depuis la côte.

Pierrot avait vu aussi depuis la passerelle. Il a appelé sur la VHF.

— Le radeau avec cette mer c'est une bonne idée mais ils ne sont pas venus depuis la côte en le traînant à trois nœuds. Moralité, ils ont dû le trouver sur la plateforme.

J'ai pris mes jumelles. J'étais trop bas sur l'eau pour bien voir.

— Regarde si on voit pas des râteliers. Normalement ils vont par trois.

— Mettez-vous à la cape. J'appelle les Danesh, c'est aussi simple.



J'ai réduit les tours et laissé le skiff dériver. Ce truc, ça ressemble à un tank, c'est en tôle de 50 mm, c'est presque carré, ça pèse autant qu'un tank et c'est aussi puissant. À l'avant un gros cylindre de caoutchouc noir fait pare-chocs et un boudin de 10 cm de diamètre fait le tour du liston. Bref, c'est un tank.

La VHF a couiné.

— Ils disent qu'il y en a trois.

— En plus de celui qu'est à l'eau ?

— En tout. Je leur ai dit de les balancer à l'eau attachés les uns aux autres et de faire monter les gens. Tu toueras celui qui est à l'eau, les autres se mettront en chapelet.

— OK. Dis-leur de laisser au moins vingt mètres de remorquage entre le un et le deux. Et de pas trop les charger. Pas dépasser cent. Sinon les remorques vont tout arracher.

— Négatif. Soixante-dix par radeau. Ça fait deux voyages. Et pas en chapelet, c'est trop de poids sur la première remorque. La première remorque, vingt mètres, la deuxième quarante et la dernière soixante. Bien reçu ?

— Bien reçu. Mais les remorques de deux et trois vont venir raguer contre le un.

— Vrai. Mais je n'ai pas d'autre idée.

Ces radeaux c'est vraiment du bon matos. Ils ont dû être fabriqués par des gens pour qui les gens comptaient. Le premier s'est rempli, une femme en boubou rouge très rouge s'est accroupie à l'avant. Ils sont restés à faire du yoyo accrochés au pilier numéro un de la plateforme. Ils avaient laissé filer toute la remorque pour ne pas risquer de taper contre le métal. À part qu'ils devaient être malades comme des chiens, ils étaient en sécurité. Le radeau deux s'est gonflé normalement, assez vite il s'est retrouvé plein. Le trois a fait chier.

Il s'est gonflé qu'aux trois quarts. C'était suffisant mais il allait embarquer de l'eau et il fallait qu'ils écopent sinon il allait devenir trop lourd. J'ai appelé Pierrot mais il devait déjà avoir vu. Effectivement il m'a pas laissé le temps de lui raconter davantage.

— Les Danesh et leurs gars refusent de quitter la plateforme. Simone dit que ce sont des chameliers qui savent rien faire que piller, qu'on peut pas compter sur eux pour autre chose. Elle est en train de parler avec une femme qu'elle connaît. Elle lui explique bien tout. Dès que c'est clair elle descend sur le radeau avec des femmes de son cousinage.

— Bien ça. Tant qu'à y être, explique-leur qu'il y a des soufflets pour regonfler le radeau.

Jean s'est approché tout prêt pour pouvoir suivre la conversation. Il a souri en entendant l'histoire du radeau des femmes. Sûr qu'il était fier de ses cousines issues de secours.

Assez vite, mais ça nous avait paru long, les trois radeaux étaient à yoyoter aux bouts de leurs remorques. Comme les trois remorques étaient amarrées au même pilier, les trois radeaux étaient presque en position de remorquage.

On a fait une boucle pour se placer entre eux et le pilier et Jean a croché les trois remorques une par une et les a capelées sur le crochet où on accroche la grande senne. J'ai monté les tours et on est partis à toute petite vitesse vers le *Sea Lion*. Le troisième radeau avait vraiment une sale gueule mais ça n'empirait pas. On a mis une éternité et demie à arriver bord à bord. On a commencé à débarquer les radeaux en commençant par le troisième.

Pierrot avait sorti les mâts de charge qui servent à monter les thons sur le pont. Au bout de chaque mât il avait mis une nasse à petites mailles. Les passagers des radeaux se sont arrangés dans les nasses par paquets de dix. Les gars du *Sea Lion* qui étaient aux manettes connaissaient leur boulot, au bout d'une heure tout le monde était à bord et nous, on est repartis avec les radeaux vides pour le deuxième voyage.

Les un et deux volaient comme des matelas pneumatiques un jour de mistral mais le trois était trop lourd. Tout marchait comme il fallait. C'était le plan Pierrot-Neskib.

On se débarrassait du trois, et les Danesh étaient obligés d'utiliser leur semi-rigide avec les gros hors-bords pour passer la douzaine de types qui pourraient pas rentrer sur les un et deux.

Ils avaient suivi le premier transbordement et ils avaient accepté. Du coup ils ne pouvaient pas embarquer trop de gars à eux pour leur protection. Ils avaient demandé de pas avoir à monter sur le thonier. Sans doute qu'ils avaient pas aimé les mâts de charge et les poches en filets. On pouvait pas rêver mieux. Il fallait juste que je m'arrange pour que le passage du fric ait lieu assez loin de la plateforme pour que les types nous tirent pas comme des dauphins.

Une fois transbordés les passagers payants, leur semi-rigide s'était laissé dériver sous le vent du *Sea Lion* et on les a rejoints. Je me suis mis parallèle à eux à 2 ou 3 m. On avait l'air vraiment gros à côté d'eux. Un tank contre un 4x4. Jean a lancé une bouline et ils y ont accroché un gros sac étanche rouge. On est venus tout prêt et en profitant qu'on montait ensemble sur la même vague on l'a passé à bord. Jean l'a traîné comme pour le mettre à l'abri. Le lance-roquettes était contre le bordage. J'ai fait comme si la vague nous poussait contre eux. Tous, ils ont essayé de nous repousser à la main. Un vrai réflexe de terrien.

Ils n'ont même pas dû remarquer Jean qui avait calé l'affût contre le liston. J'ai mis un coup de barre pour nous déborder, le temps de compter jusqu'à cinq et il y a eu un éclair orange et puis jaune et puis rien.

Je m'étais accroupi d'instinct, juste derrière le bâti moteur. Quand je me suis relevé j'ai vu qu'il n'y avait plus grand-chose à voir. Le semi-rigide était plus du tout rigide. L'avant flottait encore un peu en brûlant mais l'arrière avec le moteur était plus là. Des types dessus il n'y avait plus de traces. J'ai crié un truc à Jean qui était allongé derrière le franc-bord. Son lance-roquettes dépassait de dessous lui.

J'ai pas aimé qu'il me réponde pas et j'ai foncé vers l'arrière du *Sea Lion*. Remonter l'esquif sur sa rampe c'était comme ranger sa bagnole au garage, même avec les vagues c'était facile.

Cinq ou dix minutes après l'explosion on avait mis en route. À chaque vague la plateforme avait l'air plus petite. On avait amené Jean à l'infirmerie. J'y ai foncé et la première chose que j'ai vue c'est qu'il bougeait sa main. L'infirmier se bouffait la lèvre en remplissant une seringue. Pierrot était pas là, il avait à faire sur la passerelle et

Simone et son frère non plus. Ils étaient restés en bas pour installer et réchauffer tout le monde.

Médecine-man l'a piqué et m'a fait signe de l'aider à enlever le harnachement de Jean. En débouclant le harnais, j'ai tout de suite vu que ça n'allait pas. Le col de sa veste de quart était tout noirci et collé contre sa figure. Jean était parti dans les vapes, l'infirmier a pris un scalpel et m'a filé des ciseaux. Le bateau bougeait pas mal mais pas trop. Je suppose que Pierrot avait mis à la cape. J'avais fini de dépiauter mon pote. Il était là, en première couche thermique : c'est le pull et le collant qu'on enfle en premier pour avoir chaud. Par-dessus, on met la couche étanche et puis la sécurité. Il ne bougeait toujours pas. J'ai vu que l'infirmier travaillait de plus en plus vite et il a levé la tête pour me faire un clin d'œil.

Au bout d'un millénaire il s'est relevé. Il s'est calé contre la table d'op.

— L'œil n'est pas atteint. Il va y avoir du travail, sa joue et sa pommette ont bien morflé.

— Tu vas faire quoi ?

— Asepsie et pansements... et SAMU dès qu'on est à quai. Je vais le faire dormir au moins vingt-quatre heures. Dans la cabine à côté il y a un lit médicalisé. On va le coller dedans.

## Chapitre 20

J'ai laissé Jean et l'infirmier. Je connaissais pas son nom, il était monté juste pour le retour. Pierrot avait déjà remis en route le plus vite que la mer le permettait. On l'avait presque de l'arrière et c'était presque vivable. Il m'a montré la cafetière et le fauteuil de timonier à côté de lui.

— Qu'est ce qui a merdé ? Je n'ai pas quitté la plateforme des jumelles et ils ont pas tiré un seul coup de feu. Ils n'ont même pas eu le temps de comprendre...

— Le Stinger à mon avis. Il a dû lui glisser de l'épaule et le gaz du moteur l'a cramé. Un vrai coup de chalumeau dans la gueule, il s'est mangé.

— Ah merde !

— L'œil n'a pas été touché. Mais il paraît qu'il va être pas mal ravagé.

— Il aura qu'à dire qu'un lion l'a chopé. Ça plaît aux filles, le coup du lion.

C'était Simone qui venait de se glisser derrière moi. Neskib avait l'air fatigué. C'était rare.

— Dites, faut que je vous dise un truc. On a fait du bonus.

Simone devait être au courant. Pierrot et moi on a fixé la mer loin devant.

— Il y avait un contrat sur les Danesh. Des gens puissants, du pétro-fric. Ça veut dire qu'on est couverts. Le Stinger, c'est pour eux. Et même, puisqu'on a fait le boulot, on a 10k à se partager.

On a fait des bruits de pneus qui se vident. J'ai dit :

— Dix mille moins le fric pour remettre Jean en état.

Pierrot a fait non avec la tête.

— Dix mille. Jean il a eu un accident avec l'échappement de l'esquif. C'est marqué dans le livre de bord. Et comme il était marqué sur le rôle, vu qu'il avait fait la pêche avec nous, c'est la mutuelle qui paye.

Ça ne nous a pas plus étonnés que ça, mais Neskib a fait remarquer pour sa sœur :

— Tu vois comment c'est quand on a des papiers !

Y s'est plus passé grand-chose, sauf qu'une beauté vraiment jeune et vraiment belle avait l'air de trouver que femme de patron pêcheur c'était vraiment bien, même deuxième femme, qu'elle a dit quand je la lui ai jouée « pas libre ».

Simone s'est marrée en voyant le manège de la gamine.

— Tu sais, la petite, elle était vendue aux Danesh. Alors t'es son héros. Va pas croire qu'elle cherche seulement une situation.

— Elle m'a déjà raconté tout ça. Mais c'est une gamine et pour moi ça compte. Et puis c'est vrai que je ne suis pas libre.

Simone m'a donné une bourrade, genre vieux copain.

— Te fatigues pas, grand. T'oublies que j'y suis allée dans ton bled et que j'ai traîné par rapport à ta sœur. La femme du café, c'est tout sauf ta femme. Et ta petite d'ailleurs... on dirait qu'elle y est retournée... ailleurs. Alors fait pas ton compliqué. Prends ce qu'on t'offre et remercie Dieu de te l'offrir.

— Dieu ? T'es sûre qu'il offre des gamines à des types ?

— À certains types, oui.

J'ai regardé la fille. Elle m'a souri. Elle était belle. Comme la figure de proue d'une frégate. Aussi belle et pas en bois. Et moi non plus. Des deux jours qui restaient, à part pour aller voir Jean, je suis pas beaucoup sorti de ma cabine. Quand on a été en vue de mon île, j'ai mis des billets dans une enveloppe et l'enveloppe dans la main de la fille. Elle l'a ouverte et elle m'a embrassé sur la joue. Elle a ri :

— T'es un prince. T'es mon prince !

En sortant de la cabine, elle a hésité.

— Dana ce n'est pas mon vrai nom. Mon nom de fille c'est Marie-Assomption mais pour travailler, ils m'ont dit que ça n'allait pas.

— Pour moi si tu veux bien ce sera Marie-Dana.

J'étais pas sûr que c'était si gentil que ça et j'ai insisté.

— Si tu veux bien.

— Mais oui, je veux bien.

J'ai pensé à Maria-Reina. Ma reine Murène. Je me suis dit que ma vie tournait conte de fées. Avec un peu trop de fées, peut-être. Heureusement Neskib s'est pointé. Je lui ai demandé :

— Si tu bossais dans un conte de fées, tu ferais qui ?

Il a réfléchi comme si c'était une question sérieuse. Finalement il a lâché :

— Le chat botté.

On s'est marré. J'ai eu peur qu'il fasse son lourd à propos de Marie-Dana mais non. Il m'a parlé de Jean.

— Tu crois que tu pourras t'en occuper ? Je veux dire qu'ils vont le garder à l'hosto mais après il va falloir lui remettre des morceaux de figure et ça va prendre du temps.

— T'en fais pas. Il a fait ça pour me rendre service, tu crois que j'ai oublié ?

— Je savais bien. À propos les gendarmes ils ont reçu des preuves que ta sœur, c'étaient bien les Danesh. Le banquier a dit que c'était mieux.

— Dis Neskib. Il y a quelque chose que je voudrais que tu me dises...

Il m'a regardé. J'ai continué :

— Pourquoi tu fais tout ça ?

— Je t'ai dit. Je veux de la richesse pour moi et les miens.

— Oui, mais pourquoi tu fais ça précisément ?

— À cause d'un truc qu'un Blanc m'a expliqué. Tu sais quand il y a eu la ruée vers l'or en Amérique. Des milliers de pauvres types

sont partis vers l'ouest. Il y en a peu qui sont revenus et presque aucun n'avait fait fortune. Par contre tu sais qui est devenu millionnaire avec cette ruée ?

J'ai fait non avec la tête.

— Les marchands de pelles.

Comme j'avais pas l'air de comprendre, il a précisé :

— Les types qui leur vendaient du matériel pour trouver l'or. Eux, ils sont devenus millionnaires. C'est ça que je fais, je leur vends des pelles et des pioches.

Il a ajouté, comme s'il venait d'avoir l'idée :

— Si tu veux, tu peux travailler avec moi.

— Et épouser Simone ?

— Oui, et moi je marierai Diana.

— Dana !

On a ri mais en fait on était émus. La faute à Jean. Maintenant que j'avais plus du tout de famille, je mélangeais les sentiments. J'avais toujours eu l'amitié incestueuse. Lorraine était plus là et Murène avait pris le maquis. J'ai regardé la jetée grandir. Il faisait gris et j'ai vu l'enseigne de Vera s'allumer.



## Chapitre 21

Après je suis resté tranquille un moment. J'ai pas repris la pêche tout de suite. Les gendarmes sont venus me voir pour dire que l'enquête pour ma sœur était bouclée. Le banquier aussi est venu. Il était content. Il m'a proposé des placements, des placements optimistes, du blanchiment mais soft.

De jour en jour, Jean redevenait Jean. Les chirurgiens faisaient du bon boulot mais pour la couleur ça n'allait pas tout à fait bien. Je crois que ça me gênait plus que lui. Lui aussi il voulait qu'on s'associe. Mais lui, c'était que pour la pêche et ça me tentait.

La seule chose qui n'allait pas c'était que dans ma tête j'étais plus seul sur *Le Mort à crédit*. Il y avait Murène.

Voilà, c'est pour tout ça que quand la lettre est arrivée. J'ai mis mon fusil dans le coffre. Et que me revoilà au cul du bateau jaune et bleu, à faire la queue avec pas grand monde.

J'ai pas eu l'impression que mon billet intéressait plus que ça la sécurité. Le gars m'a demandé si je transportais une arme. J'ai dit non.

Le lendemain matin les portes du bateau se sont ouvertes. La ville était lente et froide. J'ai pas traîné, j'ai pris la route vers chez Anton et Luisa. Ils devaient être remontés avec leur petit Roch. Pendant qu'on finissait d'amarrer je leur ai envoyé un texto. C'est Anton qui m'a répondu : « Viens ! »

C'était tout, mais il avait répondu dans la seconde et ça, ça voulait dire beaucoup. Arrivé au col je me suis arrêté un moment. Je me suis demandé si je devais pas aller directement au rendez-vous de Murène. J'ai repensé au texto d'Anton, il devait savoir mieux que moi.

Arrivé à l'auberge j'ai bien vu qu'elle était encore plus fermée que la première fois où j'étais venu. Il y avait plus d'un an, deux en fait. Il y avait un gros 4x4 presque neuf garé devant la porte et les volets de deux des fenêtres du rez-de-chaussée étaient ouverts. Si mes souvenirs étaient bons, c'étaient les volets de leur chambre.

Au premier un volet s'est ouvert et Anton me souriait. Il est descendu, il m'a donné une espèce d'accolade. Il m'a installé à une table et il nous a fait des cafés. Il avait laissé pousser ses cheveux et ça lui donnait l'air un peu doux.

J'ai dit :

— Roch ?

Il a ri.

— Il est beau, il est tranquille. Pour le moment il est avec Luisa chez ses parents. Quand il fera plus chaud, c'est-à-dire bientôt, ils me rejoindront.

J'ai demandé.

— Murène ?

— Compliqué. C'est bien que tu sois là. Après ton départ, elle est partie s'installer dans une petite mesure qui avait été à sa grand-mère. Apparemment elle n'y faisait rien. Deux ou trois fois la semaine, elle venait papoter avec Luisa. Quelquefois, elle laissait une liste de courses. Quand elle a su que je vendais ma vieille jeep, elle me l'a rachetée.

Il a fait semblant de réfléchir. Mais je savais bien que c'était juste qu'il n'aimait pas raconter.

— Après ça, elle venait toujours discuter mais elle ne laissait plus de liste. Quand Luisa a commencé à être prête, elle est descendue et Murène continuait à aller la voir en ville.

Il voyait bien que je me posais des questions. Il a sauté des étapes.

— Il faut que tu saches que son père était revenu au village. Le père de la petite morte était mort aussi et ses amis s'étaient dispersés. De toute façon c'était un salaud, ce type.

— Ils ont rien dit les gens ?

— Pas exactement dit, mais il y en a beaucoup qui s'arrangeaient pour jamais le croiser. Mais tout ça, c'était déjà avant ta première visite.

J'ai pensé qu'elle aurait pu m'en parler. D'un autre côté c'était le temps où elle s'était fait avorter et ensuite c'est moi qui étais parti avec Pierrot.

— Tout ce que je sais et je le sais parce que tout le monde le sait, c'est qu'il y a quinze jours elle est allée le voir chez lui. Ceux qui le fréquentent ont dit qu'il avait l'air sombre après. Je ne vois pas ce qu'ils veulent dire vu que son père, à Murène, il est né lugubre.

Il a fini son café.

— Tout ce que je sais c'est que depuis une semaine on ne l'a pas revu, ni chez lui, ni au village, ni nulle part.

Il a conclu :

— Et te voilà.

Il était pas tard mais on a pensé que le mieux c'était que je m'installe. Le lendemain j'avais qu'à aller au rendez-vous. On a sorti une carte IGN et en reportant les coordonnées il a vu où c'était.

D'après lui je n'aurais pas de mal à trouver l'endroit, ça correspondait à une petite bergerie au milieu d'une pente pelée.

— On la voit de loin et d'elle on voit loin.

## Chapitre 22

Le lendemain je me suis levé tôt. Anton était là. Il m'a demandé si je voulais qu'il m'accompagne au moins pour me mettre sur la bonne draille. J'ai pas dit non. Je me souvenais des balades avec Murène et même avec mon GPS j'étais qu'à moitié confiant.

Il m'a laissé en bas d'un petit col. J'ai marché une bonne demi-heure et j'ai aperçu la cabane. Elle n'était pas en bon état mais le toit avait l'air de tenir. Devant il y avait un enclos et un abreuvoir en bois. Assise sur le bord de l'abreuvoir, il y avait Murène.

Elle avait pas changé mais elle n'était pas pareille. Elle avait le même visage exactement, les mêmes traits mais plus accusés, comme gravés. Elle me souriait comme à un enfant qui revient de la guerre. Comme si c'était moi qui étais parti...

Je ne sais plus très bien comment ça c'est fait, mais on s'est retrouvés mélangés-collés, incapables de se séparer. On est restés un long moment comme ça.

J'aurai voulu qu'elle explique mais elle a posé un doigt sur ma bouche et elle a dit :

— *Aspetta.*

Elle a ramassé un sac en toile que je n'avais pas remarqué et elle l'a mis sur son dos. On est partis à travers la forêt.

Plus haut on s'est arrêtés dans ce qui m'a paru une clairière avec des fougères et un ruisseau. On était contre la paroi de la montagne, comme au pied d'une falaise. Elle a contourné un rocher et j'ai vu où elle avait passé tous ces mois. Une toute petite maison en pierre

appuyée contre la roche, un abri plutôt. À peine grande comme ces cabanes que les citadins mettent dans leurs jardins. J'ai pas pu m'empêcher de faire remarquer :

— C'est tout ?

— Mais non, ce n'est pas tout.

Et elle a poussé la porte et m'a fait entrer. À l'intérieur il y avait une table et deux chaises, la lumière rentrait par une meurtrière. On y voyait assez pour ne pas se cogner dans la table mais pas assez pour lire. Des planches avec de la nourriture dessus et un évier en pierre et c'était tout. Le mur du fond était entièrement masqué par trois bandes d'une bâche épaisse. Elle se glissa entre deux d'entre elles et maintint l'ouverture. J'ai suivi.

— Ah bon. Je comprends mieux.

Ce qu'il y avait derrière c'était une grande grotte avec des niches et toute une installation. Elle a allumé une lampe à gaz et l'a accrochée en hauteur. J'ai vu contre le mur un lit et deux cantines en fer. Il faisait bon et elle a enlevé sa veste. Son visage s'était peut-être durci mais son corps, lui, s'était comme adouci.

Par terre c'était du sable blanc. Autour du lit de camp elle avait fabriqué un genre de plancher et dessus trois coussins et un tapis faisaient comme un sofa. Elle a enlevé ses chaussures et son pantalon et elle s'est allongée. Elle a tiré un duvet très laid sur elle et elle m'a tendu un bras. On a fait l'amour tranquillement. Juste pour que les choses soient claires.

Elle s'est nichée contre moi pourtant j'avais l'impression que c'était elle qui m'avait repris sous son aile. Elle a attaqué :

— Pour ta sœur, je sais. Pour ton copain brûlé aussi et pour ta mère et pour tout.

— Pourquoi t'es restée sous l'horizon alors ? Ta mère m'a écrit pour la mienne. C'est toi qui lui as dit ?

— Qui d'autre ? Et puis j'avais des nouvelles par Vera.

— Mais s'il t'était arrivé quelque chose ?

Je voulais ajouter un truc comme « J'aurai passé le reste de ma vie à attendre » mais peut-être que c'était pas vrai. De toutes les manières elle m'a pas laissé continuer :

— Luisa t'aurait prévenu

Je sentais bien que c'était pas tout mais sans doute que je ne voulais pas trop savoir. Elle s'est décollée de moi et elle a ré attaqué :

— Pendant presque un an je suis resté à rien faire que l'observer. Petit à petit les gens du village ont su que j'étais là. Une femme est venue un jour jusqu'à la bergerie et puis une autre... Elles amenaient des gâteaux et du café et elles restaient à parler. Elles repartaient en laissant toujours une part de gâteau ou bien de la confiture. Un jour j'ai récolté des mûres, un plein panier, et je les ai attendues. Elles ne sont pas venues mais le lendemain, si. Elles m'ont embrassée et se sont présentées. Après on a parlé.

— Tu les connaissais ?

— Leurs noms, oui. Parfois je me souvenais vaguement. Elles croyaient se souvenir, elles étaient comme sûres. Et puis elles y repensaient et elles n'étaient plus bien certaines d'être sûres... Elle a lissé le moche duvet. J'aurai aimé changer de position mais je n'osais pas.

— Pour mon père. Elles ne savaient plus. La plupart d'entre elles avaient su à un moment où à un autre. Des certitudes anciennes, des vérités héritées et puis elles avaient vieilli et elles avaient changé. Il y avait que, d'un côté, plus personne ne parlait pour Giulia. Son père le salaud était mort et sa mère avait quitté l'île. Donc il y en avait qui disaient que mon père avait expié devant les gens et devant Dieu. Il pouvait revenir.

— Et ?

— Et d'un autre côté, il y avait que Giulia n'avait pas eu de vie. Il aurait dû aller se cacher jusqu'à la fin de sa vie, de honte.

— Éternité pour éternité.

— Mort-vivant en mémoire de la morte-morte. Les femmes elles avaient oscillé de l'un à l'autre. Quand elles ont su que j'étais là, elles sont venues.

— Elles voulaient ton avis ?

— Non. Elles pensaient que c'était à moi de m'en occuper.

— Et tu t'en es occupée ?

— Oui, mais pas complètement et c'est là que j'ai besoin de toi !

J'ai pas bougé, j'ai pas parlé.

— Il y a quinze jours je suis allé le trouver à la maison. Enfin je veux dire chez lui. Il était seul. Il n'avait même pas de chien. C'était sale et pas rangé. Il était à table, il buvait du café. Il avait l'air d'un vieux. Je me suis assis sans rien dire. C'est lui qui a dit.

Je l'ai écouté et je lui ai dit de venir à la bergerie le lendemain soir. J'étais sûre que ce jour-là il n'y aurait pas les femmes. Il est venu avec une arme, un automatique comme en ont les policiers.

— Il avait peur de toi ?

— Mais non ! Et en plus, je n'avais pas d'arme, moi.

— Je comprends pas.

— Il n'y a rien à comprendre. Il était fatigué d'attendre. Il voulait que je m'occupe de lui maintenant...

J'essayais de ne pas trop imaginer la scène. Murène, son père, le calibre, la Sainte Trinité.

— Bon. J'ai senti que je n'y arriverais pas. Je ne pouvais pas le laisser comme ça. Je lui ai dit de me suivre jusqu'ici. Il a dû croire que je ne voulais pas qu'on le trouve à la bergerie. Il est parti devant moi, il savait où on allait. C'est de son grand-père, cet endroit. Juste avant qu'on arrive j'ai ramassé une bûche. J'ai profité qu'il reprenait son souffle pour l'assommer. Je l'ai traîné. Il ne pesait plus grand-chose.

Elle parlait de moins en moins fort.

— Et tu l'as traîné où ?

— Ici. Enfin, à côté dans une grotte plus petite qui servait de cellier. Il y a une grille. On y mettait la viande des sangliers en attendant qu'on puisse la cuisiner.

— Et tu voudrais qu'on l'enterre ? Que je t'aide ?

— Non.

Je voyais bien qu'elle allait pleurer et qu'elle ne voulait pas. Je l'ai prise dans le creux de mon cou et c'est sorti d'un coup. Les mots

mélangés aux pleurs :

— Il n'est pas mort. Je n'y arrive pas.



## Chapitre 23

On s'est habillés et on est sortis. Tout contre le mur de la maisonnette il y avait une grille en fer. Un truc vaguement moyenâgeux. Murène avait une petite lampe à LED. Elle m'a montré. Il y avait du sable et pas grand-chose d'autre à voir. Au fond un paquet de chiffons bougeait un peu. Murène a éteint la lampe.

— Je ne peux pas. Il lèche l'eau qui suinte du rocher. Ça peut durer encore des jours.

— Il ne dit rien. Il n'essaye pas de crier ?

— Dire quoi ? Crier quoi ? À qui ?

Je lui ai dit de rentrer, que j'avais besoin de manger. Je l'ai raccompagnée. Elle a écarté les bâches et elle a disparu. J'ai dit à la toile qui retombait :

— Je vais réfléchir.

Ce n'était pas vrai. J'avais pas besoin de réfléchir. J'étais venu pour la ramener, tu comprends ? Mais c'était pas si facile. J'ai pris mon fusil et deux chevrotines et je suis sorti. J'avais ma lampe aussi mais il y avait largement assez de lumière. Le père était face à la porte, assis. J'ai tiré une seule fois. J'ai mis un coup de lampe, il avait basculé sur le côté. Il manquait la moitié du visage. Je me suis dit que j'avais jamais vu sa figure. Si ça se trouve, Murène lui ressemblait.

Dans la grotte ça sentait bon. Elle n'avait pas dû entendre le coup de feu. Elle remuait un truc sur le gaz et elle avait préparé deux bols

et des cuillères. Elle m'a dit d'aller porter le pain sur la table dans la pièce à côté. Elle est arrivée avec les bols. Les larmes coulaient sur ses joues. Peut-être que si, elle avait dû entendre...

Elle a posé les bols et versé du vin mais on n'avait ni faim ni soif.

Elle m'a dit qu'on avait qu'à l'enterrer dans le cellier. Avec toute la viande morte qu'il y avait eue dans ce trou, personne ne s'étonnerait de voir les chiens s'énerver autour.

On a quand même réussi à avaler un peu de son ragoût et un verre de vin. J'ai pris une pelle qui traînait derrière la porte, à côté d'un rouleau de papier toilette. C'était une de ces pelles-bêches qu'on achetait pour rien après la guerre. En principe une virole permettait de bloquer le fer dans le prolongement du manche pour faire pelle ou bien à angle droit pour que ce soit une bêche. Celle-là, elle était bloquée par la rouille en position pelle.

Je suis allé au cellier. Et j'ai commencé à creuser une fosse au milieu. Je faisais attention à ne pas trop regarder du côté du corps. Ça n'allait pas vite mais ça allait. Je suis sorti respirer un peu et j'ai vu qu'il restait encore du temps avant la nuit. Près de la porte j'ai trouvé une barre à mine toute rouillée. Même si le sol était assez meuble, ça m'a aidé. Un moment, Murène est passée voir. La fosse était assez avancée, à mi-cuisse à peu près. Elle m'apportait de l'eau et puis l'une des bâches.

La bâche c'était une bonne idée. Elle m'a aidé à l'enrouler autour de son père. Il était pas encore raide et on a pu l'allonger comme un vrai mort. Quand ça a été fait, elle a pris une corde pour ficeler le tout. Après elle est restée avec moi. On se relayait et on a vite été assez profond. On a couché le corps empaqueté, elle a mis une autre bâche par-dessus et puis elle a été chercher des galets. Je l'ai aidé. Aux alentours du ruisseau il y en avait plein et on a vite fait. On a bien tassé la terre. À la fin c'était bien plat, très vite on ne verrait plus rien.

Il était un peu tard et on était fatigués. La nuit était tombée et il commençait à faire froid. Dedans on voyait la grotte en entier maintenant qu'il manquait une des bâches. Murène a allumé une grosse lampe à gaz. Elle éclairait trop fort, on l'a à moitié tournée

vers la paroi et puis complètement. Assez vite il a fait assez chaud pour qu'on enlève nos pulls. On devait sentir la sueur et la terre, l'amour d'avant peut-être aussi...

Le lendemain Murène a tiré une des cantines en fer dans le cellier et l'a poussée contre le mur au fond. Ensuite on est allés chercher ses affaires et on les a mises dedans. À midi on avait fini et j'ai compris pourquoi elle n'avait pas rempli la cantine à l'intérieur de la grotte mais dans le cellier tombeau. Avec toutes les allées et venues qu'on avait faites, le sol était tout plat comme s'il n'y avait jamais eu de trou.

## Chapitre 24

Un an et un automne ont passé.

Je repose le bébé dans son berceau. Ça fait sûrement un moment qu'il dort. Je me penche et lui dis tout bas :

— Voilà, je t'ai tout raconté. Quand tu seras plus grand tu iras sur l'île de ta mère et tu y porteras une branche du buis qu'est devant la maison d'ici. Anton te montrera où est la grotte. C'est mieux que tu saches.

Après tout c'est ton grand-père, cet homme...

*Votre avis nous intéresse !*

*Laissez un commentaire sur le site de votre libraire en ligne et  
partagez vos coups de cœur sur les réseaux sociaux !*

## Chez le même éditeur en numérique

*La blanche Caraïbe*, Maurice Attia  
*Jaune soufre*, Jacques Bablon  
*Nu couché sur fond vert*, Jacques Bablon  
*Rouge écarlate*, Jacques Bablon  
*Trait bleu*, Jacques Bablon  
*La lettre et le peigne*, Nils Barrellon  
*Le neutrino de Majorana*, Nils Barrellon  
*Farel*, André Blanc  
*Rue des Fantasques*, André Blanc  
*Tortuga's bank*, André Blanc  
*Violence d'état*, André Blanc  
*Aimer et laisser mourir*, Jacques-Olivier Bosco  
*Et la mort se lèvera*, Jacques Olivier Bosco  
*Le cramé*, Jacques-Olivier Bosco  
*Quand les anges tombent*, Jacques-Olivier Bosco  
*Ce qui reste de candeur*, Thierry Brun  
*Demande à la savane*, Jean-Pierre Campagne  
*Peace and Death*, Patrick Cargnelutti  
*L'inspecteur Dalil à Paris*, Soufiane Chakkouche  
*Broyé*, Cédric Cham  
*Le fruit de mes entrailles*, Cédric Cham  
*Connemara Black*, Gérard Coquet  
*L'aigle des Tourbières*, Gérard Coquet

*La tête de l'Anglaise*, Pierre D'Ovidio  
*La dernière couverture*, Matthieu Dixon  
*L'été tous les chats s'ennuient*, Philippe Georget  
*Le paradoxe du cerf-volant*, Philippe Georget  
*Les Violents de l'automne*, Philippe Georget  
*Méfais d'hiver*, Philippe Georget  
*Tendre comme les pierres*, Philippe Georget  
*Une ritournelle ne fait pas le printemps*, Philippe Georget  
*Franco est mort jeudi*, Maurice Gouiran  
*L'hiver des enfants volés*, Maurice Gouiran  
*L'Irlandais*, Maurice Gouiran  
*Le diable n'est pas mort à Dachau*, Maurice Gouiran  
*Le printemps des corbeaux*, Maurice Gouiran  
*Maudits soient les artistes*, Maurice Gouiran  
*Qaraqosh*, Maurice Gouiran  
*Train bleu train noir*, Maurice Gouiran  
*Tu entreras dans le silence*, Maurice Gouiran  
*En moi le venin*, Philippe Hauret  
*Je suis un guépard*, Philippe Hauret  
*Je vis je meurs*, Philippe Hauret  
*Que Dieu me pardonne*, Philippe Hauret  
*Deux balles*, Gérard Lecas  
*L'affaire Perceval*, Pascal Martin  
*La métamorphose*, Pascal Martin  
*La reine noire*, Pascal Martin  
*Stavros*, Sophia Mavroudis  
*Rien ne se perd*, Cloé Mehdi  
*African tabloid*, Janis Otsiemi  
*Le festin de l'aube*, Janis Otsiemi  
*Les voleurs de sexe*, Janis Otsiemi  
*A l'ombre des patriarches*, Pierre Pouchairet  
*La filière afghane*, Pierre Pouchairet

*La prophétie de Langley, Pierre Pouchairet*

*Mort en eaux grises, Pierre Pouchairet*

*Une terre pas si sainte, Pierre Pouchairet*

*Les princes du bitume, Rachid Santaki*

*Faut que tu viennes, Pascal Thiriet*

*Sois gentil, tue-le, Pascal Thiriet*

*Voici le temps des assassins, Gilles Verdet*

*Beso de la muerte, Gilles Vincent*

*Trois heures avant l'aube, Gilles Vincent*

*Hyenae, Gilles Vincent*

*J'ai fait comme elle a dit, Pascal Thiriet*

*Les enfants de Lazare, Nicolas Zeimet*

*Retour à Duncan's Creek, Nicolas Zeimet*



© Éditions Jigal, 2020  
27 cours d'Estienne d'Orves 13001 Marseille  
[www.polar.jigal.com](http://www.polar.jigal.com)

Photo couverture : © JG  
Directeur de collection : Jimmy Gallier

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou les reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

e-ISBN : 9782377221011

© 2020, version numérique Éditions Jigal

*Ce livre a été réalisé par [Primento](#), le partenaire numérique des éditeurs*

# Table des matières

Démarrer